

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Ecoféminisme

**De quelle manière s'articulent la spiritualité et
l'activisme au sein du mouvement écoféministe ?**

Auteur : Floriane Degimbe
Promoteur(s) : Emmanuelle Piccoli & Charlotte Luyckx
Lecteur(s) : Emeline De Bouver
Année académique 2021-2022
Master en Sciences de la population et du développement – Finalité
développement (SPED2MS/DV)

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux,...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

(Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses - Conseil académique du 9 février 1998).

Fait le 14 août 2022

Par Floriane Degimbe

Remerciements

La rédaction de ce mémoire n'aurait pas été possible sans le soutien et l'aide précieuse de nombreuses personnes que je tiens à remercier chaleureusement.

Je remercie ma promotrice, Emmanuelle Piccoli, qui m'a permis d'aborder un sujet croisant les luttes principales qui rythment mon quotidien. Sa disponibilité, sa compréhension, son accompagnement et ses conseils précieux m'ont permis d'élaborer un travail de recherche complet et d'essayer d'ouvrir de nouveaux horizons sur un mouvement encore trop peu répandu.

Je remercie ma co-promotrice, Charlotte Luyckx, qui m'a soumis l'idée de ce sujet plus que passionnant et m'a accompagnée dans les débuts de ma recherche à l'aide de ses nombreuses sources et conseils pertinents.

Je remercie grandement toutes les femmes que j'ai pu interviewer dans le cadre de ce mémoire de recherche, pour leur temps, leur disponibilité, leur immense gentillesse et pour la richesse de nos échanges qui auraient pu durer des heures tant ils étaient intéressants. Sans elles, cette étude n'aurait pas vu le jour.

Je ne remercierai jamais assez ma famille pour leur soutien moral et leurs encouragements. Un immense merci particulier à ma maman pour la transmission de valeurs qui font la jeune femme que je suis aujourd'hui et me poussent à m'interroger sur des causes honorables, et pour les innombrables heures d'accompagnement dans mes questionnements et dans la rédaction de ce mémoire.

Je tiens à remercier ma meilleure amie, Erin Gérard, pour son accompagnement infaillible, autant académique que moral, et ce depuis des années. Merci pour toutes ces heures passées à rédiger ensemble, accompagnées de réflexions poussées et de conseils ô combien précieux.

Un grand merci également à mes collègues de travail, la famille MoMA, qui ont adapté mes horaires pour me permettre de rédiger au mieux et m'ont motivée avec leur bonne humeur et leurs encouragements.

A défaut de pouvoir citer tout le monde, je tiens à remercier mon entourage général et tous ceux qui portaient un intérêt de près ou de loin à l'accomplissement de ce travail de fin d'études.

Table des matières

Introduction générale	4
Chapitre 1 - Méthodologie	5
Chapitre 2 - Cadre théorique : l'écoféminisme	8
Chapitre 3 – Analyse de données.....	18
3.1 Présentation des participantes	18
3.2 Rejet des institutions religieuses	20
3.3 Quelle est la place du sacré dans l'écoféminisme, alors ?.....	25
3.4 Mises en pratique de leur spiritualité.....	29
3.4.1 Reconversion professionnelle/création d'un nouveau métier.....	29
3.4.2 Rituels.....	36
Chapitre 4 - Observations et analyses de l'étude.....	46
4.1 Entre-soi ?	46
4.2 Fluidité écoféministe	49
4.3 Réappropriation de la spiritualité	50
4.4 Le retour des sorcières	53
4.5 La lutte sur le temps long et l'urgence d'une époque.....	55
4.6 Phallogrisme et émancipation.....	57
Conclusion générale.....	61
Bibliographie	64
Annexe	69
Questionnaire des entretiens	69

Introduction générale

Faire le lien entre l'écologie et le féminisme n'était pas une évidence, étant donné que ces luttes semblent totalement distinctes l'une de l'autre. De plus, ces combats tendent à être menés de manière scindée. Cependant, au vu des manifestations écologiques de plus en plus présentes face à l'urgence climatique, et des mouvements féministes qui se soulèvent et font entendre leur voix, il semble pertinent d'établir et de comprendre le lien entre ces deux entités désireuses de conscientiser et d'activer le changement. Toutes deux semblent s'insurger contre un système qui les malmène, un système qui ne leur correspond plus, ni ne correspond aux limites de la planète. Au-delà d'être un simple mouvement écologique et féministe, le mouvement écoféministe soutient que l'exploitation de la Terre par les êtres humains et celle des femmes et des minorités par les hommes trouvent leur origine dans un seul et même système, développé par et pour les hommes, que l'on peut appeler le patriarcapitalisme¹.

L'écoféminisme, parmi d'autres revendications, prône une reconnexion avec la nature et avec le sacré, ce qui m'a amenée à m'interroger sur la place de la spiritualité dans ses mobilisations politiques et sociétales et ainsi de formuler ma question de recherche : *« De quelle manière s'articulent la spiritualité et l'activisme au sein du mouvement écoféministe ? »*. Grâce à un travail sur le terrain et à une recherche approfondie, qualitative et inductive, j'ai pu formuler quelques hypothèses de réponse. L'échantillonnage n'étant sans doute pas représentatif de la multitude de pratiques et d'idées présentes au sein du mouvement, il s'agit dès lors d'ébauches et de pistes de réponses.

Ce travail se structure en différentes parties. La première partie explique la méthodologie appliquée dans le cadre de la recherche. Ensuite, un cadre théorique sur le mouvement écoféministe est posé, suivi d'une analyse des données récoltées au cours des différents entretiens. Une partie analytique croisera la littérature avec les données issues afin d'articuler mes observations. Enfin, la conclusion de ce travail reprend les éléments synthétiques et enseignements et ouvre ainsi de nouvelles perspectives de questionnements.

¹ Le patriarcapitalisme est la contraction des mots patriarcat et capitalisme. Ce mot désigne un système défini par Pauline Grosjean, autrice du livre *Patriarcapitalisme* (2021), comme un « système économique dans lequel les normes culturelles sont à la fois le produit, la matrice et la justification des inégalités économiques entre les femmes et les hommes »

Chapitre 1 - Méthodologie

Choisir un sujet de mémoire n'est pas une chose facile, et elle ne l'a certainement pas été dans ce cas-ci. Après avoir décidé de croiser deux de mes intérêts principaux : l'écologie et le féminisme, et dès lors de travailler sur l'écoféminisme, j'avais d'abord comme objectif d'étudier les habitudes des femmes dont le ménage est engagé dans l'écologie, afin de voir dans quelle mesure l'initiative et la charge mentale et organisationnelle d'un tel mode de vie impacte leur quotidien, et de quelle manière ceci était lié au système néolibéral. Par la suite, en vue d'un Erasmus à l'université Alberto Hurtado à Santiago au Chili, j'ai décidé d'orienter ma recherche sur les mouvements écoféministes au Chili et leur dimension critique du système néolibéral, à l'aide d'un stage et d'une étude de terrain que j'effectuerais sur place. Malheureusement, comme beaucoup d'autres événements ces dernières années, ce plan n'a pas pu se dérouler à cause de la crise sanitaire liée au Covid-19. J'ai dès lors dû réorienter ma recherche sur un terrain en Belgique, qui s'est déroulé parallèlement à mon stage. Après avoir eu l'idée de travailler sur le retour des sorcières à notre époque, ma co-promotrice Charlotte Luyckx m'a plutôt conseillé d'étudier la place de la spiritualité au sein du mouvement écoféministe, afin d'essayer de partir en contre-pied des théories néopaiennes les plus connues, celles de l'auteur et féministe américaine Starhawk. Venant moi-même d'une famille athée mais ayant toujours été intéressée par les religions et la spiritualité de manière générale, il n'en fallait pas plus pour éveiller ma curiosité. Je me suis donc lancée dans cette recherche sur la spiritualité, guidée par différentes interrogations : « *Quelle est la place de celle-ci dans le mouvement ?* » ; « *Les religions sont-elles compatibles avec la lutte écoféministe ?* » ; « *Faut-il rejeter Dieu ?* » ; « *Quelles positions adoptent les militantes ?* » ; « *Comment les activistes lient-elles leur militantisme à leur spiritualité ?* » ; « *Quelle place leur laissent-elles ?* » ; « *Comment se traduit-elle quotidiennement ?* ».

Ce mémoire s'inscrit dès lors dans une méthodologie qualitative avec une visée compréhensive. En effet, la finalité de ce travail est de comprendre dans quelle mesure et de quelle manière la spiritualité a une place au sein du mouvement écoféministe. Les données recueillies proviennent, d'une part, de la recherche scientifique et, d'autre part, des données non chiffrées sur la nature des choses issues de différents entretiens semi-structurés réalisés sur le terrain. Cette recherche s'est dès lors déroulée en plusieurs

étapes. Tout d'abord, une récolte de données secondaires afin d'acquérir les connaissances nécessaires sur le sujet pour pouvoir élaborer un questionnaire qui dirigerait mes entretiens. Ces informations sont tirées de différentes lectures scientifiques et articles de fond. La seconde partie a consisté en la récolte de données primaires grâce aux entretiens semi-structurés. La troisième et dernière partie a consisté en l'analyse des résultats et la mise en parallèle avec la littérature existante afin de formuler une ébauche de nouveaux éléments théoriques. A travers cette méthodologie qualitative et inductive qui part de données empiriques et des observations lors des entretiens, des parallèles ont pu être tirés avec la littérature existante afin de comprendre le sujet étudié, à savoir la manière dont la spiritualité et l'activisme s'articulent au sein du mouvement écoféministe.

Le format d'entretiens semi-structurés a été favorisé car il est flexible, similaire à une conversation naturelle, et permet d'accéder à la communication non-verbale et para-verbale. Ce type d'entretien a également permis de clarifier, reformuler et réorienter l'échange en cas de déviation du sujet de recherche. Ceux-ci ont eu lieu entre mars et mai 2022, en visio-conférences ou en rencontres présentiels lorsque c'était possible (voir questionnaire en annexe). En effet, la recherche s'étant déroulée durant la crise sanitaire liée au COVID-19, certains entretiens ont dû se dérouler en ligne et la qualité des échanges et dès lors des données récoltées pourrait s'en retrouver impactée. Cependant, tous se sont déroulés dans un climat détendu et de confiance, facilitant la récolte de données.

Le choix de ce terrain et de cette population cible peut être expliqué par différents facteurs. La recherche empirique consiste en différents interviews semi-structurés avec des femmes concernées par l'écoféminisme, engagées, qui se proclament « sorcières » ou « chamanes » et sur des participantes à certains rituels, afin de les laisser s'exprimer sur les motivations et revendications du collectif écoféministe, sur leurs convictions spirituelles, sur leurs motivations et engagements personnels dans l'écoféminisme. L'échantillon a été défini sur la base de volontaires et par échantillonnage en boule de neige. Ayant eu la chance d'effectuer mon stage dans l'association Les Amis de la Terre – Belgique, au sein duquel existe un groupe thématique sur l'écoféminisme, j'ai pu me servir des contacts rencontrés lors de mon stage pour enrichir ce travail de recherche. En effet, au cours de mon stage, j'ai participé à l'organisation d'un événement écoféministe, reprenant une pièce de théâtre

(adaptation du recueil de textes écoféministes d'Emilie Hache), suivie de différents ateliers organisés autour de différents aspects du mouvement. Grâce à cet événement, j'ai été en contact avec de futures intervenantes, qui se sont montrées intéressées par mon sujet de recherche et ont eu la gentillesse de m'aider à mener à bien ce travail en témoignant pour moi et/ou en me dirigeant vers d'autres personnes à contacter. Néanmoins, connaissant le risque de perdre la diversité avec cette méthode d'échantillonnage, il a été décidé de ne pas se concentrer uniquement sur des interlocutrices partageant des caractéristiques identiques. C'est pourquoi j'ai également décidé d'interroger des personnes pratiquant le métier de *doula* qui pour moi trouve vraiment sa place dans le mouvement. Cette diversité de profils a permis d'apporter une certaine richesse à mes données afin de pouvoir tirer des parallèles ainsi que de confronter certains points de vue. J'ai dès lors réalisé dix entretiens avec des femmes (le choix de n'avoir que des femmes n'était pas volontaire, il m'a cependant semblé que la présence d'hommes dans le mouvement est très réduite ; à priori, je n'en ai pas croisés qui auraient pu répondre à mes critères). Par ailleurs, uniquement deux personnes ont souhaité rester anonymes, malheureusement les données de ces entretiens ne seront pas exploitées, car ils ne remplissaient pas mes critères de recherche. Les autres personnes m'ont toutes donné leur accord pour utiliser leur nom complet, je les présenterai dans la partie analyse et utiliserai leur prénom majoritairement dans la rédaction.

Pour terminer, étant à la recherche de l'égalité, et ce dans tous les domaines, j'ai essayé du mieux possible de rédiger ce mémoire en écriture inclusive. Les règles étant relativement neuves et floues, j'ai tenté de suivre au mieux celles expliquées dans le *Manuel d'écriture inclusive* rédigé par Raphaël Haddad, fondateur et directeur associé de Mots Clés, agence française de communication éditoriale et d'influence.

Chapitre 2 - Cadre théorique : l'écoféminisme

L'écoféminisme est un courant philosophique, éthique et politique né de la conjonction des pensées féministes et écologistes. Ce courant met en relation deux formes de domination et d'oppression : celle des hommes sur les femmes, et les systèmes de surexploitation de la nature par les humains (entraînant la catastrophe climatique et la destruction des écosystèmes).

Le terme « écoféminisme » trouve son origine dans le livre *Le féminisme ou la mort* (1974) de Françoise d'Eaubonne, co-fondatrice du Mouvement de libération des Femmes (MLF). Selon elle, l'écologie nécessiterait de repenser les relations entre les genres en même temps qu'entre les humains et la nature. En effet, comme le cite Anne-Line Gandon :

« Selon la thèse essentielle de l'écoféminisme, les femmes comme la nature sont victimes de la domination masculine. Ainsi, aucune révolution écologique ne saurait faire l'économie d'une révolution féministe qui, elle seule, peut apporter un remède au système de domination des hommes sur la nature et les femmes. »

Gandon, 2009

Les travaux de Françoise d'Eaubonne s'inspirent de deux figures principales : Simone de Beauvoir et Serge Moscovici (sociologue). La position de Simone de Beauvoir, expliquée par Claudine Liénard, consiste à différencier nettement la nature et la société (2011). Selon de Beauvoir, la nature renvoie à l'immanence et à la contrainte, à l'inverse de la société construite par les humains et qui permet d'être libre en transcendant la nature. Pour elle, les femmes doivent se libérer des contraintes de la nature et de la société patriarcale, *« pour y arriver, elle met deux conditions : acquérir l'indépendance économique en transformant la nature par le travail et refuser l'enfantement avec les tâches qui l'accompagnent, dévolues aux femmes car assignées à leur rôle naturel de mère »* (Liénard, 2011, p.9). D'Eaubonne prolonge alors le postulat de départ de Simone de Beauvoir en critiquant cette idée de nature développée par Serge Moscovici, pour qui la nature est une construction sociale (Lejeune, 2021). En effet, selon Moscovici, la nature n'existe qu'en relation nature/humain, et non en elle-même, elle est construite culturellement par la pensée humaine. La nature devient dès lors, pour lui, un objet de réflexion sociale. *« L'humain ne voit plus le monde à partir de lui-même (anthropomorphisme), mais l'envisage en*

se comparant à l'animal (zoomorphisme) puis, plus largement, à son environnement » (Liénard, 2011, p.10), ce qui, selon le sociologue, place la nature comme justification de l'ordre social, étant donné que « *si hommes et femmes sont produits par la nature, seul l'homme, la produit culturellement... en utilisant les femmes comme objets de sa volonté* » (Liénard, 2011, p.10). Caroline Lejeune dans sa présentation des textes de d'Eaubonne explique que :

« D'Eaubonne met ainsi en parallèle l'expérience de l'injustice née des formes d'oppression des hommes envers les femmes et les injustices faites à la nature à travers les actes de destruction et l'exploitation des ressources. Ces deux types d'injustices relèvent des logiques de domination, au fondement du patriarcat. »

(Lejeune, 2021, p.16)

Ces travaux adoptent deux positions différentes : « *Moscovici fait ainsi de la nature un principe vertueux et nécessaire à la société alors que de Beauvoir en fait un principe à dépasser et à transcender* » (Liénard, 2011, p.10), ce qui inspire les réflexions de Françoise d'Eaubonne.

Françoise d'Eaubonne propose dès lors, à la fois une réflexion théorique et un projet d'action, avec le désir de changer en profondeur la structure de la société pour en construire une nouvelle. Son but devient donc de changer l'être humain et sa relation à la nature, et qualifie dès lors son projet d' « humaniste », souhaitant une mutation totale et non uniquement un changement politique ou socio-économique (Herlemont, 2017).

Ynestra King, citée dans le recueil de texte d'Emilie Hache (2016), défend également l'idée selon laquelle le système entier doit être modifié :

« C'est la même société qui valorise une culture de guerre dans laquelle les femmes peuvent être violées, insultées, agressées, aussi bien chez elles que dans la rue ; c'est la même culture qui entretient un rapport de destruction à l'égard de la nature et de haine envers les femmes, c'est donc cette culture dans son ensemble qu'il s'agit de changer ».

King, 1983, citée par Hache dans *Reclaim*, pp. 19-20

Parallèlement, en 1978, Susan Griffin, dans son ouvrage *Woman and Nature* démontre que les êtres dont le statut a été « féminisé » (femmes, enfants, personnes

racisées, nature, mais également le corps et les émotions) sont perçus comme inférieurs afin de légitimer leur soumission (Herlemont, 2017). Carolyn Merchant, en 1980, démontre dans *The death of nature* les liens existant entre capitalisme, sexisme, racisme et spécisme, qui résultent en l'appropriation des animaux et des terres, ainsi que l'esclavage, remettant en cause la vision objectiviste et mécanistique dans la science moderne et dans le capitalisme (Herlemont, 2017).

Au même moment, se développent des mouvements d'activisme environnemental, notamment le Greenham Common en Angleterre et le Women's Pentagon Action aux Etats-Unis.

En août 1979, après l'accident de la centrale nucléaire de Three Mile Island en Pennsylvanie, le plus grave jamais survenu aux États-Unis, 12 femmes du nord-est des États-Unis actives dans des organisations antinucléaires, d'énergie alternative, de paix et de femmes ont organisé un rassemblement spécial. Elles ont discuté d'écoféminisme, et de la relation entre les femmes et l'écologie, le féminisme et la non-violence. Elles ont décidé de travailler ensemble sous le nom de *Women and Life on Earth* et ont convenu d'une déclaration d'unité (wloe, 2005).

Le groupe a organisé « Women and Life on Earth : a conference on eco-feminism in the '80's ». Tenue à l'équinoxe de printemps de 1980, elle a rassemblé 600 Etats-Uniennes (wloe, 2005). Ce jour-là, toutes adoptèrent un manifeste sur les rapports entre les mouvements féministes et écologiques, entre la nature, les discriminations sexistes et le militarisme (Herlemont, 2017). A la suite de cette action, un réseau écoféministe américain a vu le jour. Leur première action a été *Women's Pentagon in Action*, rassemblant plus de 2000 femmes pour des actions de désobéissance civile autour du Pentagone, dont elles bloquèrent notamment les accès. Leur but : protester contre la course à l'armement nucléaire, la guerre et les diktats de la finance (Herlemont, 2017).

A cette occasion, Ynestra King, co-organisatrice de la première conférence “Women and life on Earth : a conference on eco-feminism in the ‘80’s”, prononça ces mots :

« Nous nous réunissons au Pentagone le 16 novembre parce que nous avons peur pour nos vies. Peur pour la vie de cette planète, notre Terre et pour la vie des enfants qui sont le futur de notre humanité... Nous sommes venues pour pleurer, hurler et défier le Pentagone parce qu'il est le lieu de travail de la puissance

impériale qui nous menace tou.te.s. Chaque jour, pendant que nous travaillons, étudions, aimons, les colonels et généraux qui planifient notre anéantissement entrent et sortent tranquillement par les portes situées sur ses cinq côtés... [...] Nous voulons mettre un terme à la course aux armements. Plus de bombes. Plus d'effarantes inventions de mort. Nous comprenons que tout est connecté. Nous savons que la vie et le travail des animaux et des plantes ensemencent, réensemencent et habitent tout simplement cette planète. L'exploitation comme la destruction organisée d'espèces que nous ne reverrons jamais nous effraie et nous désole. »

King, 1980 citée par Hache, 2016

La base de Greenham Common en Angleterre, comme d'autres bases en Europe, était l'une des bases militaires où avaient été installés par l'OTAN des missiles états-uniens. Afin de protester contre ce projet gouvernemental, un groupe de femmes s'est installé devant la base pour une protestation pacifique, et ce pendant 19 ans (de 1981 à 2000), via des actions directes non violentes. Dans la lignée du discours d'Ynestra King au Pentagone, ces femmes étaient rassemblées devant Greenham Common car elles avaient peur pour l'humain et pour la planète, et des dégâts que pourraient causer une guerre nucléaire (Herlemont, 2017).

A cette époque, les mouvements écoféministes sont vus comme radicaux et marginaux, les écologistes étant principalement des hommes, et les féministes essentiellement concentrées sur les droits à obtenir pour l'égalité. L'écoféminisme fait alors face à un déclin, surtout en Europe et en Amérique du Nord. Le mouvement continue cependant d'évoluer en Amérique latine dans les années nonante, notamment via les luttes contre l'extractivisme, la déforestation, l'extraction minière, etc. Les figures importantes sont Vandana Shiva, Elsa Tamez, Mary Judith Ressa et Ivone Gebara (Luyckx, 2021).

Il faudra attendre 2015 pour observer un retour du mouvement, notamment via la repolitisation du féminisme avec le mouvement #metoo et via l'urgence climatique qui inquiète de plus en plus (Luyckx, 2021), le tout dans un contexte de plus en plus consommateur et inscrit dans un système néolibéral.

« Faire de l'argent, s'enrichir, exploiter l'homme et la nature pour grimper aux places les plus chères de l'échelle sociale... Aussi longtemps qu'une société

organisera sa production dans le but de convertir les ressources de l'homme et de la nature en profits, aucun système équitable et planifié de la balance écologique ne pourra exister »

Lejeune, 2021, p.35

En effet, cette exploitation des femmes et de la planète est également en lien avec l'industrialisation et la montée en puissance de la pensée néolibérale et du capitalisme. Selon Geneviève Pruvost :

« avec l'expansion de l'économie monétaire via l'industrialisation, les femmes se trouvent surexploitées, parce que sous-payées quand elles accomplissent un travail rémunéré, en plus d'être soumises à l'obligation d'accomplir des tâches domestiques usuelles et le travail de subsistance vivrier – indispensable à la survie de la famille. Ces trois missions, combinées à une croissance démographique qui n'a rien de "naturel", sont intenables et maintiennent les peuples en grande pauvreté et les femmes sont en première ligne ».

Pruvost, 2019, para. 16

Anne-Line Gandon confirme que les femmes ne reçoivent que 5 % de la totalité des salaires versés et qu'elles ne sont propriétaires que de 1 % des propriétés mondiales, alors qu'elles représentent 66 % de la force de travail (2009). Françoise d'Eaubonne avait également alerté sur la corrélation entre l'extension du travail salarié et le défrichage des terres disponibles pour une mise en culture industrielle (1974).

La richesse du mouvement écoféministe est qu'il offre beaucoup de différents courants. Tantôt appelé « nébuleuse », tantôt « polyphonie », ou utilisé au pluriel : « les écoféminismes », le mouvement permet de trouver sa place et son investissement en fonction de ses différents intérêts et motivations. Jeanne Burgart Goutal et Aurore Chapon représentent dans leur roman illustré *ReSisters* l'écoféminisme comme une « maison » dans laquelle chaque pièce représente un aspect différent de l'écoféminisme : la spiritualité de la terre, les sciences alternatives, la pensée postcoloniale, l'écologie profonde, la sororité/solidarité, l'écosexualité, le partage du travail du care, le féminisme radical et l'agroforesterie et la permaculture, la reconnexion avec le sauvage, le tout relié de part et d'autre et chapeauté par les écrits précurseurs de 1970 (2022).

Cette domination des femmes au même titre que la nature est, selon Hache, due au dualisme nature/culture et à l'identification des femmes avec la nature, elle dit : « *d'un côté, la matière, la corruption, l'impureté, la sensible, l'irrationnel, la sexualité, les femmes, la nature ; de l'autre, la raison, l'esprit, la culture, la pureté, la transcendance, le sacré, les hommes* » (2016).

Cette vision spirituelle est abordée dans l'un des courants de l'écoféminisme : l'écoféminisme spiritualiste. Ce courant propose une critique de la religion et une nouvelle vision du sacré. Selon le mouvement, les religions monothéistes présentent un aspect patriarcal et oppressif. En effet, les femmes sont apparentées à Eve, qui commet le péché originel, et donc n'ont d'autres rôles que celui de mère, servante, ou pécheresse. Alors que l'homme, lui, est apparenté à Dieu (Herlemont, 2017). Les adeptes de ce mouvement avancent que le lien entre les êtres humains et la Terre est brisé, et récusent l'opposition entre le spirituel et le matériel, pour adopter une compréhension non dualiste du monde, loin de l'anthropocentrisme (Rodrigues, 2021). « *Pour se tourner vers l'esprit, on méprise le corps ; parce qu'on exalte le ciel, on domine la terre* » (écopsychologie, 2022). Cet écoféminisme spiritualiste propose une autre vision du sacré, entre autres selon des croyances animistes, polythéistes ou néopaiennes, comme on peut le voir notamment avec Starhawk et la figure de la "sorcière" (Herlemont, 2018).

Starhawk est le nom qui revient le plus souvent lorsque l'on parle de spiritualité dans l'écoféminisme. Sorcière, elle évoque une déesse pré-indoeuropéenne immanente dont les membres pratiquent des rites en mémoire des femmes persécutées et assassinées par l'Eglise Catholique, lors de l'Inquisition. Cette mise en avant de la violence et de la misogynie présentes dans la culture judéo-chrétienne a pour objectif de critiquer le patriarcat monothéiste, et réactiver d'anciennes croyances (Hache, 2016).

L'écoféminisme spiritualiste cherche dès lors à remettre en question les religions monothéistes patriarcales et leurs structures hiérarchisées (Dieu = hommes > femmes, enfants, animaux, nature), en les rejetant totalement ou en offrant une réinterprétation des textes pour proposer une nouvelle spiritualité égalitaire, que ce soit entre homme et femme ou entre humain et nature (Herlemont, 2018).

Cette idée de « réinterprétation » des religions monothéistes est intéressante, car de nombreuses militantes refusent de rejeter totalement la Religion. Dans *Ainsi*

soient-elle, *féminismes et religion*, un podcast de la série *Un podcast à soi* sur Arte, l'on entend intervenir différentes personnes investies dans une religion (Judaïsme, Catholicisme, Islam) qui cherchent à concilier ces deux aspects de leur vie, la militance et la religion.

Dans ce podcast, toutes parlent de « mauvaise traduction » ou de « mauvaise interprétation » des textes religieux. Elles concèdent que ces interprétations et traductions ont été faites par des hommes et pour des hommes dans un contexte patriarcal et sont alors à la recherche d'une réinterprétation féministe. Selon elles, à aucun moment la parole de Dieu n'est hiérarchisante ou dégradante pour les femmes. Selon elles, ce sont les hommes, que ce soit dans la Bible ou lors de la transmission ou application de la parole, qui ont dérivé et abusé de pouvoir.

Dans le podcast, on entend Faustine, juive et enseignante de textes juifs. Elle raconte « *c'est une question qu'on me pose vachement : 'pourquoi tu passes autant de temps et d'énergie à relégitimer, à te réapproprier un truc qui te limite, t'isole, t'infériorise etc. ?'* ». Ce à quoi elle répond qu'elle n'a pas vraiment l'impression d'avoir le choix, ni vraiment la volonté de faire autrement. Elle raconte qu'elle est née juive et que ça ne changera pas, que ce n'est pas un hobby mais une partie de son identité : « *Je vais jamais être autre chose que juive et je vais jamais être autre chose qu'une femme donc y a un moment où il faut que je me remonte les manches que je trouve les façons de le concilier* ».

On peut également entendre Anne Soupa, fondatrice du « Comité de la jupe » qui défend la place des femmes dans l'église catholique. Selon elle, le combat des femmes dans l'église catholique va au-delà de devoir accéder à la prêtrise (qui est majoritairement masculine), pour dire de représenter la gente féminine dans ce milieu, mais de réinventer une autre manière d'être dans leur religion, trouver une « *manière extrêmement subversive et qui soit le plus près possible à l'écoute de nos contemporains* ».

Le but de ces féministes religieuses est dès lors de réinventer « autre chose » à l'intérieur de l'institution elle-même, de pratiquer différemment pour résister. Pour elles, la religion est « une chose de plus à changer, à réinventer, à dépatriarcaliser », tout en refusant d'abandonner leur foi.

Selon Marie, féministe dans une congrégation religieuse : « *Une norme qui enferme les femmes, n'est pas une norme conforme à la foi chrétienne* ». Elle dit ne pas se reconnaître dans « *une institution qui porte un discours normatif qui paraît complètement décalé, insipide, par rapport à la vie des femmes aujourd'hui* ». Elle poursuit en mentionnant notamment des versets de l'apôtre Paul sur la soumission des femmes, et souligne que ces paroles ne sont pas religieuses mais le reflet d'un contexte culturel, d'une époque.

Une autre question soulevée par le podcast n'est pas tant d'établir quelles erreurs de traduction ou d'interprétation ont été commises, mais surtout de se demander : que faire de ces erreurs et de l'impact qu'elles ont eu pendant des milliers d'années ?

Certaines universitaires féministes musulmanes proposent des réinterprétations des textes religieux (par exemple, Fatima Mernissi dans *The veil and the male Elite*). Ce type de relectures a permis notamment la réforme du code de la famille au Maroc (*Moudawana*), en utilisant en partie un référentiel religieux (Eddouada, 2021). Par exemple, Hanna, qui intervient dans le podcast cite plusieurs mauvaises traductions du même verbe. Elle explique qu'il n'est pas possible d'avoir une interprétation qui donne autorité aux hommes sur les femmes, mais que c'est leur orgueil qui les fait se placer entre la femme et Dieu. Pour elle, le message de l'Islam est profondément égalitaire. Elle explique également qu'elle n'utilise pas trop le terme « Dieu » qui est selon elle chargé en sens patriarcal et connoté négativement, représentant l'autorité et la punition, « *pour moi Dieu c'est une multiplicité de forces créatrices qui me guident au jour le jour* ».

Hanna explique que le discours religieux est aujourd'hui dominé par les hommes, et que la parole des femmes sur leur rapport à la foi, à la religion, au texte, n'intéresse pas. Pour elle, il est important de rendre ces choses visibles, notamment pour les femmes musulmanes qui n'ont pas accès à ces interprétations des textes, et qui vont accepter certaines pratiques discriminatoires en pensant qu'elles sont divines : « *ces choses qu'on vous dit ou ces justifications qu'on vous impose c'est pas Dieu en fait, c'est les hommes* ». Cette idée de « réinterprétation » des religions monothéistes est intéressante, car de nombreuses militantes refusent de rejeter totalement la religion.

Le podcast *Ainsi soient-elle, féminismes et religion* traite dès lors davantage des questions de religions et de féminismes. L'écologie, elle non plus, n'est pas

incompatible avec la religion. En effet, en ce qui concerne la religion catholique, en 2015, le pape François a prononcé une encyclique appelée *Laudato si'* (« Loué sois-tu » en italien médiéval). Ce texte a popularisé la position chrétienne sur l'écologie. Selon Charlotte Luyckx « *L'encyclique Laudato si' élargit le concept [d'écologie intégrale] (écologie et justice sociale doivent être reliées) et le rend plus radical (le pape défend des positions clairement anticapitalistes)* » (2020).

En ce qui concerne le rapport de l'Islam à la nature et à l'écologie, Pascal Gemperli, dans son article *Spiritualité et écologie : un impératif coranique ?* (2019), souligne la haute considération de la nature dans les interprétations du Coran. La nature et son observation sont des sources de la voie islamique. Le Coran promeut également une véritable éthique de la consommation qui repose avant tout sur la modération et le partage. Ces deux dernières valeurs sont un bien spirituel en soi, par respect pour la création. De nombreux textes prônent également la protection et le respect des animaux, ainsi que des ressources naturelles limitées comme l'eau (Gemperli, 2019).

Dans l'Islam, l'idée de domination de la nature et des animaux par l'humain n'apparaît pas, les êtres humains ne sont pas au centre de la création, l'Islam n'encourage donc pas l'anthropocentrisme. L'être humain est en Unité avec la nature, avec un rôle spécifique de *Khilâfa* (gardien de la préservation de la création de Dieu), mais ce rôle implique des responsabilités plutôt que des droits, « *l'Homme est Khalifa, mais il est aussi 'Abd, serviteur* » (Gemperli, 2019, para.4). Dans le Coran, il y a environ 200 versets concernant l'environnement. Selon Ibrahim Ozdemir, dans son article *What does Islam say about climate change and climate action ?* (2020), on enseigne aux musulman·e·s que « *plus grande en effet que la création de l'homme est la création des cieux et de la terre* » (cité dans Ozdemir, 2020, para.8). En réalité, rien ne pourrait être plus islamique que de protéger la création la plus précieuse de Dieu : la Terre (Ozdemir, 2020).

Il existe des mouvements écologiques islamiques. Par exemple, la Fondation islamique pour l'écologie et les sciences environnementales (IFEES) a été fondée par Haji Fazlun Khalid à la fin des années 1980. Lors d'une réunion d'écologistes, lorsqu'on lui a demandé ce que l'Islam avait à dire sur l'environnement, Khalid n'a pas pu répondre car il trouvait que la voix musulmane était faible à ce sujet. Il était convaincu que l'enseignement islamique sur l'environnement et sa protection avait beaucoup à offrir au monde, dont la prise de conscience semblait manquer même chez les musulman·e·s.

Cette fondation a mis en place différents projets, tels que les projets « Green Mosque », Schools4Trees, Islam & Biodiversité, Iftar sans plastique, « Réduire, Réutiliser, Recycler », afin de sensibiliser la communauté musulmane à l'urgence environnementale et de l'inciter à agir (IFEES, 2021).

De même, l'Alliance for Religions and Conservation (ARC), fondée en 1995 par le prince Philippe du Royaume-Uni, a pour objectif d'aider les principales religions à développer des programmes environnementaux basés sur leurs propres croyances, pratiques et enseignements. Cette Alliance a travaillé avec des érudit·e·s islamiques utilisant la parole du Coran pour différents projets de conservation à travers le monde (ARCworld, s.d.).

Selon le site de l'ARC, l'attitude juive à l'égard de la nature est fondée sur la croyance que l'univers est l'œuvre du Créateur. L'amour de Dieu inclut l'amour de toutes ses créations : l'inanimé, les plantes, les animaux et les humains. La nature dans toute sa beauté a été créée pour nous, et notre lien avec la nature nous ramène à notre état originel de bonheur et de joie (ARCworld, s.d.).

Chapitre 3 – Analyse de données

3.1 Présentation des participantes

Cette recherche est basée sur dix entretiens qui se sont déroulés sur une durée de deux mois, certains réalisés lors de rencontre face à face, d'autres via différentes plateformes de visio-conférence. Les dix personnes interrogées ont des profils relativement diversifiés, mais toutes sont investies d'une certaine manière dans l'écoféminisme ou dans la spiritualité, et je vais présenter les intervenantes par ordre chronologique.

Cependant, rares sont celles qui se définissent vraiment comme écoféministes, l'idée de rentrer dans une « case » ou de se donner une appellation précise en rebute plus d'une, mais beaucoup adhèrent aux idées et aux valeurs défendues par le mouvement.

La première personne avec laquelle j'ai échangé est Emmeline Werner, âgée de 28 ans, belge résidant au Danemark. Après des études en anthropologie et un master de spécialisation en études de genre, elle travaille désormais à NOAH, la branche danoise de Friends of the Earth International, le plus grand réseau mondial d'organisations environnementales, présent dans 73 pays. Elle a découvert l'écoféminisme lors de son master en études de genre en lisant un texte de Catherine Larrère *L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement* dans son cours de philosophie féministe et le mouvement a répondu à toutes ses questions et a changé sa façon de voir le monde. Elle a écrit un mémoire sur l'écoféminisme et a participé à une retraite spirituelle de trois semaines en forêt avec Aline Wauters - Femmes en transition en avril 2017. En 2018, elle a créé un groupe écoféministe dans l'association NOAH, et essaie depuis d'insérer les valeurs et idées de l'écoféminisme dans tout ce qu'elle fait.

La deuxième personne interviewée s'appelle Chelly Ferryn, a 32 ans et est doula² et diplômée sage-femme depuis septembre 2021. Après avoir travaillé comme fonctionnaire au palais de justice, elle s'est reconvertie car elle était à la recherche de sens dans son travail et dans sa vie, de reconnexion à son corps, dans un mouvement de développement personnel et peut-être aussi de spiritualité. A l'heure actuelle, elle

² Une doula est une personne qui apporte soutien et accompagnement au long de la grossesse et/ou pendant l'accouchement.

exerce en tant que sage-femme libérale, donc accompagne des accouchements en dehors des hôpitaux, en maison de naissance, et est formée aussi pour en accompagner à la maison avec une sage-femme plus expérimentée. Sa volonté est de rendre les patient·e·s et familles les plus informé·e·s et autonomes possible.

La troisième personne que j'ai rencontrée est Aline Wauters, 56 ans. Après avoir vécu un peu partout dans le monde, elle a décidé de s'installer en Belgique, où elle a travaillé dix ans avec l'Association Quinoa, et dix ans pour la Maison du Développement Durable (MDD). A l'heure actuelle, elle travaille chez Terr'Eveille, une ASBL d'organisation qui encadre l'organisation de retraites spirituelles dans la dynamique du Travail qui Relie (pratique de rituel explorée et détaillée page 39).

Le quatrième entretien s'est déroulé avec Victoria Fruytof, 25 ans et doula. Diplômée en kinésithérapie, elle a ensuite décidé de se spécialiser en kinésithérapie pré et post natale, pour finir par suivre une formation de doula pour pouvoir accompagner des accouchements et se replonger dans la spiritualité qui a toujours eu une grande place dans sa vie, ainsi que se connecter à son corps. Elle donne également des cours de yoga prénatal, qui l'aident à créer un lien de confiance plus fort avec ses patient·e·s. En un an de pratique en tant que doula, elle a déjà accompagné dix accouchements. Selon elle, le milieu des doulas lui convient bien car il valorise l'apprentissage de manière auto-didacte et le partage des savoirs. Victoria se définit comme écoféministe, et « sorcière en formation ».

Le cinquième entretien a eu lieu avec Frédou Braun. Formée en anthropologie et journalisme, elle a beaucoup travaillé dans la coopération au développement (notamment en Amérique Latine), ainsi qu'en éducation au développement. Depuis dix ans, elle est chargée de projets chez Corps Ecrits, une Association Sans But Lucratif (ASBL) d'éducation permanente féministe. En parallèle, elle est aussi formatrice depuis quinze ans en planning familial naturel, une « méthode de contraception naturelle », d'observation de ses cycles menstruels dans un but de réappropriation de son corps.

Les sixième et septième personnes ont demandé à rester anonymes. Malheureusement, les informations récoltées lors des entretiens n'étant pas suffisamment pertinentes à ma recherche, je n'ai pas pu utiliser les données qui en sont ressorties. En effet, j'étais à la recherche de personnes activistes et investies de près ou de loin à la spiritualité,

donc ces personnes m'avaient été renseignées, mais au fil de l'entretien j'ai compris que l'une n'était pas du tout activiste, et l'autre pas du tout sensible à la spiritualité, et très peu investie dans le féminisme.

La huitième personne avec laquelle j'ai échangé est Laurence Leduc, 43 ans, diplômée ingénieure agronome. Après avoir participé à des projets en lien avec la protection de l'environnement, elle a développé un projet de maraîchage bio qu'elle a mené pendant une dizaine d'années. A l'heure actuelle, elle cumule deux occupations. La première consiste à travailler au sein d'une association d'accompagnement d'écoles à la mise en place de cantines durables. La seconde est son activité en lien avec tout ce qui est célébrations, cérémonies et rituels, via son site Internet célébrer.be.

Le neuvième entretien s'est déroulé dans les locaux du Monde selon les Femmes, avec Lidia Rodriguez Prieto. D'origine espagnole, elle a suivi des études d'ingénieure agronome, et s'est ensuite investie dans les questions gouvernementales et la question de la coopération internationale. Après avoir travaillé au Chili, au Nicaragua, en Espagne et en Afrique dans différents projets de coopération, elle travaille désormais au Monde selon les Femmes à Bruxelles, et ce depuis 17 ans, d'abord comme coordinatrice et maintenant en tant que chargée de missions.

La dernière personne que j'ai rencontrée était Olivia Szwarcburt. Olivia s'est décrite de différentes manières, notamment comme femme, sœur au sens large du terme et dans tous les sens du terme, maman, amoureuse, très engagée et écoféministe. Après avoir étudié Sciences Po, elle a fait un master en relations internationales ainsi qu'un cycle en droit international public. Elle a travaillé d'abord pour la reconnaissance de l'eau comme un droit humain et un bien universel au Parlement Européen. Ensuite, elle a fait des projets de coopération au niveau intercommunal, dans un but de jumelage entre communes (avec des communes du Sud et de l'Europe). Enfin, elle est arrivée chez Rencontre des Continents, où elle travaille depuis huit ans, dont six à la coordination.

3.2 Rejet des institutions religieuses

A l'origine, cette recherche avait pour but de trouver la place de la spiritualité dans l'écoféminisme, de voir si les religions devaient être rejetées, voir s'il était

possible de concilier religions et écoféminisme. J'avais espoir de rencontrer des personnes pour qui c'était le cas. Malheureusement, s'observe chez la quasi-totalité des répondantes un rejet de la religion (monothéiste) dans laquelle elles ont grandi, souvent le catholicisme, mais également le judaïsme. La religion en elle-même, la foi et les textes religieux ne sont pas condamnés par les intervenantes, mais bien l'institution de l'Eglise, à cause de l'interprétation qui a été faite de ces textes et les discriminations qui en sont ressorties. Les raisons principales de ce rejet sont l'historique de ces religions, la dogmatisation, la pression, l'exclusion, etc.

Ce rejet coïncide avec une critique que l'on retrouve dans l'écoféminisme, qu'Emmeline explique qu'il y a « *une critique de la religion patriarcale, du catholicisme, de toutes les religions monothéistes où le dieu monothéiste c'est un homme et que la seule place possible des femmes dans la religion catholique c'est d'être vierge, prostituée ou mère* ».

Dans la majorité des cas, les personnes interviewées ont grandi dans un contexte chrétien ou catholique, que ce soit via la famille ou via la fréquentation d'une école catholique. Même si très peu affirment avoir eu la foi en Dieu à un moment de leur vie, elles ont été exposées à la religion catholique, ont été à l'église, peut-être même suivi des cours de religion catholique à l'école. Cependant, elles mentionnent une « prise de conscience » à un moment clé, souvent en apprenant des actions passées liées à l'Eglise Catholique. Beaucoup font référence au passif de l'Eglise Catholique, et l'histoire qui lui est attachée, à savoir notamment les croisades et les chasses aux sorcières³.

Pour Aline par exemple, qui a grandi dans une famille catholique et accompagnait son papa à l'église toutes les semaines, il a fallu attendre qu'elle ait trente-cinq ans pour cette prise de conscience. Elle déclare : « *Au départ, je suis catholique. Et puis, comme beaucoup de personnes, avec le temps, je me suis rendu compte de toute l'histoire du catholicisme et aussi de l'impact particulier sur les femmes* ». Elle explique avoir « *fait un pas de côté* » lorsqu'elle a appris les historiques de pédophilie de l'Eglise Catholique, qui l'ont mise en état de choc. Elle s'est ensuite penchée plus sur la question et s'est renseignée du côté des croisades. Mais sa vraie prise de conscience

³ Les chasses aux sorcières ont eu lieu en Europe de 1560 à 1680 et désignent la poursuite, la persécution et la condamnation systématique de personnes accusées de pratiquer la sorcellerie. (source : <https://www.rts.ch/decouverte/monde-et-societe/histoire/sorcellerie>)

s'est faite lorsqu'elle a découvert le sexocide des sorcières, qu'elle qualifie de « *trauma social* » ayant encore des séquelles aujourd'hui, notamment sur les dynamiques de relations hommes/femmes. Elle déclare quand même que « *Le message de Jésus est magnifique* » mais que « *en tant que femme, continuer à être catholique, c'est quand même pas ça...* ». Frédou rejoint cette idée en déclarant que « *avec ce qu'on sait des actions de l'église et des croyances de l'Église, c'est quand même un peu difficile de se retrouver dans une église* » et que ça lui semble un petit peu difficile d'être catholique pratiquante « *en tant que féministe ou en tant que consciente de tout ce qu'il s'est passé* », à savoir l'époque de la chasse aux sorcières « *où l'Église a quand même été fameusement de pair avec tout ce qu'il se passait* » et où une peur généralisée a été mise en place grâce à ce féminicide par « *autant l'Etat et les futurs médecins que l'Église Catholique* ». De même, Victoria, après avoir fréquenté une école catholique et été très croyante dans sa jeunesse, s'est vite rendu compte que « *le catholicisme c'était pas pour moi, ni les religions monothéistes* ». Lorsque je lui demande pourquoi, elle me répond « *déjà, question féminisme, on n'y est pas* ». Elle poursuit, au-delà du féminisme, en mentionnant les peuples ayant souffert de colonisation, rejoignant le mouvement féministe décolonial (défendu notamment par Malcolm Ferdinand), « *ma connaissance de l'histoire me fait penser que ce sont ces religions-là qui sont à la source de l'effondrement de pas mal de sociétés, de pas mal de peuples originels* ». Etant elle-même descendante du peuple Mapuche, son investissement pour cette cause est personnel, « *c'est quand même des gens qui ont souffert de la colonisation, de l'écrasement de leur culture par l'apport d'une nouvelle religion qui n'était pas la leur* ».

A la suite de cette prise de conscience, pour Aline, s'en est suivi un sentiment de trahison, de dégoût et un rejet de la religion catholique. Cependant, elle déclare toujours comprendre le rapport au méta « *qui permet de sortir de son nombril* » et de se rendre compte « *qu'il y a plus grand que nous qui existe* », qu'elle retrouve dans sa propre spiritualité, non liée à l'Eglise. En effet, elle n'est pas fermée entièrement à la foi et déclare avoir la foi « *dans le fait qu'on est des êtres de lumière et que nos vies sur terre font sens et qu'on est là pour comprendre c'est quoi l'amour* ». Cette idée, selon elle, rejoint le message de l'Eglise : « *elle ne dit pas qu'on est des êtres de lumière, mais on est des enfants de Dieu, c'est la même chose. C'est quoi Dieu ? C'est la lumière, la lumière et l'amour, donc on est des enfants de Dieu* ». Malgré cette foi

en l'amour, l'Eglise Catholique n'a plus de sens pour elle, bien qu'elle puisse comprendre le principe de « *racines communautaires* » liées à la pratique d'une religion, et le besoin de se raccrocher à une foi. Frédou, ayant grandi dans une famille catholique du côté paternel et complètement athée du côté maternel, explique avoir trouvé cela « amusant » d'avoir accès aux deux visions, et que cela lui a permis de voir le positif dans la religion catholique également, notamment l'amour, dont Aline parlait justement. De même, pour Emmeline, la religion a eu du sens et le rapport au sacré et les questions métaphysiques, spirituelles et philosophiques qui y sont liées l'ont toujours intéressée. Pour elle, « *le problème c'est quand on met du « pouvoir dedans », et du « pouvoir sur », et qu'on veut contrôler et on est fier de sa petite personne et alors on se permet de faire la morale aux autres* ».

Malgré ces critiques, certains bons côtés de la religion ont également été mis en avant, notamment la communauté, le chant qui rassemble, et l'amour. Selon Frédou, bien que la spiritualité permet d'être nourri individuellement, le côté collectif de la spiritualité est important et permet de rassembler : « *que ce soit dans l'Eglise catholique ou dans n'importe quelle autre religion, dans n'importe quelle autre pratique, le fait de partager la même spiritualité, c'est énorme parce que ça donne une force aussi collective et un sentiment d'appartenance* ». Par exemple, Aline a longtemps été la seule de sa famille à accompagner ses parents à l'église, alors que ses frères et sœurs ne croyaient plus, « *moi j'y restais attachée parce que jeune, j'adorais accompagner mon Papa à l'église* ». Ce qui l'attirait dans l'église, c'était « *être assise à côté de mon papa dans le silence et ne pas devoir faire la conversation et chanter à l'unisson* ». Elle poursuit en expliquant l'importance d'être en silence mais surtout que le fait de chanter à l'unisson permet de « fabriquer des membranes communautaires », de provoquer du sens et de se sentir transporté, ouvert. Pour elle, ce sentiment de communauté et d'appartenance, ce moment de retrouvaille justifie en partie la fréquentation des églises. Emmeline rejoint cette idée et explique qu'il est important de créer des espaces où se retrouver et que l'église est lieu qui permet ça. Elle explique :

« *je pense que si j'avais pu je crois que j'aurais été prêtre. Je trouve qu'il y a quelque chose de trop cool à être dans un endroit qui est considéré par tous comme sacré et que tu fais chanter les gens ensemble, tu les fais danser ensemble, tu les fais méditer sur des textes qui peuvent peut-être les nourrir spirituellement, une fois par semaine, puis tu restes à leur disposition s'ils ont besoin de parler, comme au*

confessionnal, t'as une écoute mais tu leur dis pas d'aller faire des prières, tu leur dis d'essayer de faire quelque chose pour quelqu'un d'autre ou j'en sais rien, essayer de se détourner un peu de soi et de remettre du lien c'est ça en fait la religion ».

Pour Laurence aussi, la religion doit aussi être synonyme de lumière, de joie, de douceur, être agréable et belle, « nous relier aux autres et à nous-mêmes ». Or, ce qu'elle reproche aux religions monothéistes, qui ont souffert de l'interprétation du message initial par l'homme, c'est de ne pas être cohérentes avec la ou les valeurs de la spiritualité au sens large. Lorsqu'elle pense notamment à la religion catholique, quelque chose de très sombre lui vient : « ce côté contrainte, ce côté où on impose des choses en nous. Et alors, évidemment, les menaces, cette menace du Dieu tout puissant qui peut te punir à tout moment, ça ne me parle absolument pas ». Elle parle notamment des « déviances » qu'une mauvaise pratique de la religion peut amener. En effet, cette critique récurrente de la répréhension et de la culpabilité au sein de l'institution religieuse est revenue plusieurs fois au cours des entretiens.

Cette idée de hiérarchie, notamment sociale, présente au sein de l'institution religieuse, est revenue plusieurs fois. En effet, Frédou condamne « tout ce que l'Église catholique a mis en place, d'abord dans leurs propres hiérarchies et dans tous les tabous et dans toutes les contraintes et les obligations familiales, conjugales, etc. ». Selon elle, « ça a été quand même un peu catastrophique à un niveau social et humain, donc notamment au niveau de la sexualité ».

Lidia a également parlé d'un historique catholique, de par sa scolarité dans une Espagne à peine sortie d'une dictature profondément catholique. Elle déclare cependant n'avoir jamais cru en un Dieu quelconque, ni en ce que les sœurs lui racontaient en classe.

Olivia, la seule venant d'une famille juive, parle aussi d'un rejet généralisé dans sa famille, notamment à l'initiative de son grand-père : « c'était plus par opposition [...] au dogme et à ce qui enferme et à ce qui nous différencie en rejetant ». Il avait cette volonté de laïcité, pour l'inclusion, cette « volonté qu'il y ait une place pour tout le monde ».

3.3 Quelle est la place du sacré dans l'écoféminisme, alors ?

Ce rejet de la religion ne traduit cependant pas un rejet de spiritualité ou du sacré de manière générale. Certaines suivent tout de même d'autres chemins de croyance, pour laisser place à leur spiritualité. Que ce soit via Gaia, la Déesse, la nature, ou le chamanisme, chacune a identifié une voie du sacré.

La pratique spirituelle au sein du mouvement écoféministe n'est, selon Victoria, pas une nécessité pour tout le monde. En effet, elle met en avant que certaines luttes doivent également se faire sur d'autres fronts, et que la spiritualité n'est pas omniprésente de la même manière qu'elle l'était, par exemple au Moyen-Âge. Cependant, de manière très personnelle, sa spiritualité l'enrichit et est en lien avec ses luttes quotidiennes pour le féminisme et l'écologie. Ces pratiques lui donnent un sentiment d'appartenance aux femmes et à la terre, qui, pour elle, représentent la même chose : *« Prendre soin des femmes, prendre soin de la terre, prendre soin de moi. Ça donne un sens à ma vie, qui du coup est lié à mon spirituel »*.

Cependant, beaucoup identifient la nature comme leur religion.

En effet, pour beaucoup, cet amour de la nature et ce côté spirituel a toujours fait partie de leur vie. Olivia parle d'une absence pour identifier les phénomènes, qui ont ensuite pu être nommés au fil de sa vie, au fur et à mesure des rencontres : *« Pour tout ce qui est de ma vie plus spirituelle, je crois que ça a toujours été présent sans vraiment savoir comment mettre des mots, mettre des noms sur ce qui me traversait »*. Vu que ce n'était pas quelque chose de très admis dans sa famille, il lui a fallu du temps pour accepter ce qu'elle voyait et ressentait. En 2017, elle a découvert le chamanisme qui fait désormais pleinement partie de son quotidien, et a pris conscience de cet aspect spirituel présent dans sa vie et dans la vie en général.

Pour Olivia, le mouvement écoféministe offre beaucoup de possibilités de courants, certains beaucoup plus spiritualistes, d'autres matérialistes, et le mouvement laisse la possibilité de ne pas se mettre dans une case, d'entrer par une porte et de croiser et se nourrir des différents courants : *« Il y a, je crois, autant d'écoféminismes que de personnes, de femmes, de personnes tout simplement qui se reconnaissent dans l'une ou l'autre des possibilités qu'amènent ces courants, questionnements sur le monde etc »*. Dès lors, lorsque je lui demande ce en quoi elle croit elle me répond :

« Je crois en l'amour. Je dis ça les mains sur la terre. C'est ce que je réponds quand mes enfants me demandent. Et ça sonne toujours aussi bien ». Je renchéris alors en lui demandant son rapport à l'environnement et à la nature, ce à quoi elle me répond que ma question est drôle parce que *« l'environnement, la nature, c'est moi autant que ce qui m'entoure »*. Elle poursuit :

« je pense qu'à partir du moment où il y a une compréhension, mais pas qu'une compréhension intellectuelle, une compréhension sensible de cette alliance multiple, perpétuelle, infinie, du fait qu'on est interconnectés et du coup, toutes et tous dépendants et dépendantes des unes, des uns, des autres. Du coup [...] on ne peut que en prendre soin, avoir envie d'en prendre soin. »

Elle parle également de « capacité d'émerveillement » face à la nature, et d'une *« reconnaissance de l'autre et de tous les autres, humains, non-humains, autres... de tous les règnes »*.

Cette place dans le vivant et l'interconnexion est également soulignée par Aline. Selon elle, la spiritualité *« c'est reconnaître le sacré »*, ou en tout cas *« le droit à sa place dans la grande toile de la vie de tous et de tout le vivant »*. Pour elle, il s'agit de respecter toute forme de vie *« et même les formes invisibles »*. Elle parle également de *« respect profond pour tous les autres êtres »*. Après avoir vécu un an en forêt, son rapport et sa connexion à la nature sont très forts. Elle adopte dès lors une position beaucoup plus humble et a vraiment pris conscience de sa place au sein du vivant. Pour elle, la spiritualité consiste à écouter différemment, à un autre niveau, elle mentionne un *« langage universel »*, qui circule entre tout le vivant. Cette écoute permet un dialogue entre le visible et l'invisible, son *« corps de lumière »*, ou les êtres non-vivants. *« Voilà pourquoi, la spiritualité, c'est accéder à ce langage qui nous lie tous »*.

Elle explique :

« Ce que je ressens par exemple, si je me mets en forêt et que je me mets soi-disant en méditation, c'est à dire que je quitte un peu mon cerveau qui résonne tout le temps que je me mets en 'zone alpha', comme on dit, je peux littéralement entendre des messages, que je peux même te dire en mots. Et pourtant, l'arbre n'a pas une bouche ».

Laurence aussi défend l'idée selon laquelle on peut communiquer avec la nature, qu'un dialogue est possible : *« la nature nous parle, on peut lui parler, on peut communiquer avec tout [...] je pense que oui, c'est une question d'énergie aussi, c'est une question d'amour »*.

Aline déclare : *« je veux dire, pour moi, la forêt est la plus belle des églises »*.

Son rapport à la nature et à son environnement a été « augmenté » à la suite de sa retraite dans la forêt. Elle parle même de filiation familiale, *« quand j'arrive à l'orée de la forêt, je sens que je viens chez ma Grand-Mère [...] elle sait prendre soin de moi comme personne d'autre ne sait prendre soin de moi. Et c'est une évidence. Et c'est très fort »*. La forêt a pour elle le pouvoir de lui faire prendre du recul et de lui faire retrouver la paix. De même Emmeline exprime cela *« quand t'habites dans une forêt au début de l'été, tu vois toute la vie revenir, tout le printemps qui vient et tu peux pas ne pas te sentir connecté·e à quelque chose de 'plus grand' qui fait sens »*.

Cependant, ce lien a provoqué chez Aline une certaine sensibilité aux cycles de vie de la nature. Elle raconte avoir des difficultés lorsque l'on coupe un arbre, et devoir travailler sur l'acceptation de ce cycle « vie-mort-vie », omniprésent et enseigné partout par la nature.

Cette position de sensibilité ouvre alors vers un respect des matériaux, dont Emmeline parle également :

« Pour moi spirituel c'est plutôt parfois idéologique ou en tout cas un rapport au sacré qui fait que si tu te rends compte du temps que ça prend de faire pousser une graine pour faire pousser un arbre, que cet arbre tu le détruis en deux secondes pour faire un meuble, si tu deviens conscient du temps que ça a pris pour l'arbre de pousser pour pouvoir faire des meubles, peut-être que tu regarderas les matériaux d'une autre façon et peut-être que tu honoreras peut-être un petit peu ce qu'il y a derrière ».

Cette conscience du vivant, cette spiritualité, Emmeline la lie directement à son activisme, et à une critique du modèle de consommation actuel :

« On pourrait repenser en profondeur notre rapport au travail, notre rapport au temps, notre rapport à ce dont on a besoin pour avoir une vie pleine et je pense que quand on commence à pratiquer une sorte de spiritualité qui se voudrait de

l'écoféminisme ou je ne sais pas trop, quand on commence à pratiquer la gratitude, quand on commence à regarder avec des yeux émerveillés la beauté des choses on se rend compte que, en fait l'injonction capitaliste qui est 'consomme en permanence' ne tient pas et on n'en a pas besoin en fait ».

Pour Laurence, « *ma religion, c'est la nature* », en admettant qu'il y a un aspect spirituel à cela, à la fois essentiel et naturel. Selon elle, le respect de notre environnement est quelque chose que nos ancêtres avaient naturellement, mais qui s'est perdu avec le temps : « *on a perdu je pense un lien profond avec cette nature, cette communication, en fait avec tout ce qu'elle renferme* ». Selon elle, jadis, le fait de respecter, honorer et remercier la nature pour ce qu'elle nous donne était naturel, logique, normal.

Selon elle, la spiritualité c'est :

« la conscience qu'on n'est pas tout-e seul-e, et qu'il y a des choses qui nous dépassent. Il y a beaucoup d'énergies qui circulent autour de nous, on en reçoit du haut, du bas, des côtés, enfin de partout. Il y a un grand mystère aussi qui nous entoure, toute cette beauté, toute cette vie. C'est juste magique. Et c'est vrai que c'est rendre grâce à toute cette magie, à toutes ces choses qu'on ne connaît pas, qu'on n'explique pas et qui nous accompagnent ».

Et pourtant, pour Emmeline, se sentir profondément connectée à la nature lui semble difficile : « *je me rends compte que j'ai une approche très intellectuelle de la nature et pas très corporelle* ». L'écoféminisme et la spiritualité lui proposent dès lors des outils pour prendre du recul sur le rationnel. Elle parle dès lors d'intuition, d'autohypnose et d'inconscient.

Lidia, elle, estime ne pas avoir besoin de spiritualité, et ce pour deux raisons. La première, c'est grâce à son lien très fort avec la nature qui la « remplit ». Mener une vie simple remplie de plantes, de créativité et de relations aux autres lui suffit. Elle se définit comme simpliste et optimiste : « *pour moi, la vie a son sens rien que parce qu'elle coule de source, un peu comme ça et donc je n'ai pas une vision de "la vie devrait être plus que ce qu'elle est"* ». La seconde raison pour laquelle elle pense ne pas avoir besoin de croire, c'est qu'elle estime avoir eu une vie facile, qu'elle voit comme un privilège. Par exemple, elle explique que, confrontée à la perte d'êtres chers, elle est « *devenue croyante l'espace de peut-être quelques jours* », car elle ressentait

le besoin de trouver une justification à la mort. Elle conclut : « *si j'avais une vie difficile, j'aurais peut-être plus besoin de ce côté spirituel, de croire qu'il y a un au-delà, qu'il y a une vie après, qu'il y a autre chose, et qu'il y a une raison* ».

En effet, toutes entretiennent un lien étroit avec la nature. Elles habitent presque toutes en contact des éléments, proches d'une forêt, de l'eau, de champs. Aline a vécu un an en forêt, Frédou habite une yourte, Emmeline a vécu plusieurs années sur un bateau au Danemark, Victoria habite également sur une péniche autonome en électricité et en eau. Toutes expriment un besoin de se reconnecter à la nature, un sentiment d'être ressourcée en se baladant dans une forêt, en ralentissant, en se reconnectant à leur corps et à leur environnement.

Victoria, dans sa péniche, se dit « *reconnectée aux saisons* ». L'hiver est long, froid et sombre, et pourtant elle trouverait impossible de retourner vivre dans un appartement dans la capitale.

3.4 Mises en pratique de leur spiritualité

Pour traduire et exprimer cette spiritualité, les intervenantes utilisent différents moyens, que ce soit au niveau personnel ou au niveau professionnel. Les rituels et rites de passage font partie intégrante de leur vie, certaines se sont reconverties professionnellement pour traduire leur activisme et/ou leur spiritualité à travers leur profession, d'autres pratiquent de manière privée.

3.4.1 Reconversion professionnelle/création d'un nouveau métier

A travers les différents entretiens, je remarque que toutes se retrouvent à croiser leur militantisme avec leur profession, et à vivre essentiellement à travers un travail engagé. Ce travail qui d'ailleurs souvent se retrouve mêlé à leur vie personnelle, avec laquelle la frontière est relativement floue. Dans beaucoup de cas, on peut observer qu'un burn out et/ou un manque de sens dans la vie professionnelle est à l'origine d'une reconversion, voire de la création d'un nouveau métier qui s'aligne plus avec les valeurs de l'écoféminisme, ou laisse place à une forme de spiritualité.

Aline Wauters par exemple, vit à travers ses idéaux. En pratiquant et en formant des personnes au travail qui relie, elle s'est donné l'opportunité de suivre ses envies et de se reconnecter à la nature. L'interview s'est déroulée juste après son retour d'une retraite d'une année dans la forêt pendant laquelle, avec un groupe de femmes, elle a pu se reconnecter à ses besoins et à son environnement.

Sa vie professionnelle et sa vie personnelle ne font qu'un, et ce depuis le début de sa carrière. Elle explique que c'est « *un investissement de vie, c'est une manière de vivre...* » donc que ce n'était pas possible pour elle de séparer le professionnel du personnel.

Laurence Leduc, également, après une activité de maraîchère, s'est reconvertie et a créé un site internet pour des célébrations, cérémonies et rituels, en parallèle de son métier au sein d'une association où elle fait de l'accompagnement d'écoles pour la mise en place de cantines durables. Son activité professionnelle, qu'elle a d'ailleurs des difficultés à considérer comme telle, fait partie d'elle : « *il y a des valeurs profondes qui sont en moi, le fait de pouvoir aller vers l'autre, embarquer les autres dans quelque chose qui est joyeux, positif et pour un changement important et essentiel* ». Selon elle, il n'y a pas vraiment de limite entre son activité professionnelle et sa vie privée, « *tout est lié* », étant donné que son activité de célébration prend place à son domicile qui est dès lors imprégné de « *tout ce qui s'y vit* ».

3.4.1.1 La Doula

Le métier de doula est aussi un bon exemple de pratique professionnelle qui symbolise la lutte écoféministe. A travers un accompagnement de grossesses et d'accouchements, une responsabilisation et une mise en confiance des femmes, de leur pouvoir et de leurs capacités corporelles, la doula lutte contre le patriarcat et en faveur d'une reconnexion à la nature.

Chelly, sage-femme libérale et doula, explique qu'après des études de droit et un travail de fonctionnaire au palais de justice, en cherchant à se reconnecter à son corps et à ses cycles naturels, elle s'est reconvertie professionnellement. Cette reconversion a eu lieu car elle était à la recherche de « *sens dans ma vie, dans un mouvement de développement personnel aussi, peut-être de spiritualité un peu aussi et voilà je voulais que mon travail ait un sens au quotidien* ». A travers cette reconversion, Chelly cherchait à donner plus de pouvoir et de liberté aux femmes. « *Le*

travail est justement d'arriver à ce que les femmes reprennent confiance », et ce travail est effectué à travers un accompagnement tout au long des différents stades de la grossesse, de l'accouchement, et même après la naissance. Dans son rôle de sage-femme, il y a une volonté d'« empouvoirement » important, de reconnexion à son corps et de prise de confiance en soi et en ses capacités corporelles.

L'autre doula interrogée pour ce mémoire, Victoria, parle en effet d'« *un pouvoir incroyable en leur corps, de leur mental, dans leur âme* » que les femmes ont et qu'elle cherche à partager à travers sa pratique. Elle aussi croise la vie privée et la vie professionnelle, et applique les valeurs de l'écoféminisme dans tous les milieux de sa vie. Elle dit : « *Ma vie, c'est ça, c'est l'écoféminisme au quotidien* ». Son travail « *fait totalement sens aussi pour moi, parce que ça permet de mener cette cause là aussi sur le terrain* ». En effet, à travers sa posture de doula, elle cherche à contrer cette vision patriarcale qui est, selon elle, très présente dans les hôpitaux et encore plus dans le service gynécologique : « *Je n'ai jamais vu le patriarcat à l'œuvre à ce point dans des sphères de la société que dans un milieu hospitalier, quoi. Et en gynécologie et en maternité, c'est incroyable* ». Lors des accouchements qu'elle accompagne, elle cherche à respecter davantage la physiologie et le rythme naturel du corps, tout en rassurant la personne de sa puissance et en la poussant à se faire confiance et à faire confiance à son corps. Chelly souligne que le rôle de la doula est de se détacher de la peur conditionnée par les études de sage-femme qui « *n'est pas du tout compatible avec la confiance dans le corps* » et de, en s'en détachant, « *se reconnecter à sa puissance et à ce que le corps sait faire quand on le laisse faire* ». Chelly mentionne elle aussi la présence du patriarcat et même l'infantilisation des femmes, dans le milieu médical. Elle met dès lors en avant le rôle de la doula de « *donner les informations pour que les gens puissent décider par eux-mêmes* ». Les propos de Victoria rejoignent cette idée : « *c'est vraiment ça qui, pour moi, libère la plupart des choses dans les préparations de naissance, c'est de donner les infos aux gens, c'est arrêter d'infantiliser les femmes* ». En effet, l'ignorance des patient·e·s semble leur poser problème et représenter un danger en cas d'accouchement, Chelly explique « *J'essaie de rendre mes patient·e·s et les familles avec qui je travaille les plus autonomes et les plus informé·e·s, et c'est ça qui est important* ». Par exemple, toutes deux mettent en garde contre l'imposition de la péridurale qui, culturellement, est vue comme la seule solution pour supporter la douleur d'un accouchement alors que les contre-indications,

effets secondaires, et risques ne sont jamais discutés avec les patient·e·s et qu'elle est parfois « imposée » comme beaucoup d'autres pratiques sans pour autant avoir consulté ou informé les premières personnes concernées : les patient·e·s.

De plus, Victoria souligne qu'un accouchement en hôpital pollue trois fois plus qu'un accouchement à la maison, et que le manque de respect des femmes, les violences gynécologiques et obstétricales font partie de la norme en milieu hospitalier. De même, Chelly précise que *« à l'heure actuelle, on sait qu'une femme sur trois, ce qui est quand même énorme, va revenir de son accouchement à l'hôpital avec un traumatisme et vraiment des stress post-traumatiques »*. Les deux expriment que la demande d'émancipation du corps médical est croissante, ce qui marque selon elles un besoin de retour au naturel et d'un accompagnement plus doux lors des grossesses et accouchements, et ce surtout à la suite des différentes accusations de violences obstétricales et gynécologiques de ces dernières années. Cette demande a selon Chelly évolué au cours de ces cinq dernières années : *« il y a quatre-cinq ans, ça commençait, mais ce n'était pas fou. Et là, l'évolution pendant ces quatre-cinq ans est juste énorme. La demande en maison de naissance est vraiment croissante. Il y a une demande vraiment très forte »*.

Selon Chelly, le rôle de la doula est de donner le choix au·x parent·s entre un accompagnement alternatif qui convient mieux à certaines personnes, ou de préparer au mieux les accouchements à l'hôpital, si c'est ce qu'elles souhaitent et si elles se sentent à l'aise avec ce processus. De même, l'avantage d'un tel accompagnement offre au·x futur·e·s parent·e·s la possibilité d'être suivi·e·s du début de la grossesse à la fin de l'accouchement par les mêmes personnes avec lesquelles une relation est créée et une confiance est installée, de sorte que la·le·s patient·e·s se sent·ent plus en sécurité, et plus à l'aise. De même, Victoria met en avant l'importance d'un sentiment de sécurité pour la·le·s futur·e·s parent·e·s, en soulignant que son rôle est de créer un environnement sécurisant simplement par sa présence ou par son accompagnement en salle d'accouchement. Selon elle, pour qu'un accouchement se déroule bien, *« de manière puissante, autogérée »*, c'est important pour la·le·s patient·e·s de se sentir en sécurité. Si la personne ne se sent pas en sécurité, *« ton corps, automatiquement, il fait une barrière d'adrénaline, il ferme tout et c'est normal, pour que tu puisses t'enfuir ou que tu puisses accoucher en sécurité »*. Elle visualise dès lors son rôle principal de doula comme responsable de créer une bulle de sécurité lors de l'accouchement, pour

que la personne se sente capable de faire confiance à son corps et à sa nature. A ces fins, Victoria est formée en hypnose prénatale, afin de permettre de « *lâcher les barrières du mental* » et de permettre à la personne qui va accoucher de travailler sur sa confiance en elle, sur ses peurs et de se rapprocher de son « *projet d'accouchement rêvé* ». Ayant difficilement essayé d'ignorer son côté spirituel au début de ses études de kinésithérapie, elle a finalement vu un potentiel à utiliser ses capacités à des fins professionnelles. Elle explique « *J'ai toujours eu des trucs quand je touchais les gens. J'avais des informations sur eux, du style, par rapport à des blocages émotionnels, etc., ça me venait comme ça* ». En commençant sa pratique professionnelle, elle s'est rendu compte : « *je ne pouvais pas m'arrêter simplement à soigner le corps physique des gens* ». De plus, elle avait plus de facilité à soigner des femmes, « *il y avait un truc dans l'empathie, dans la présence* », elle se sentait plus rassurée en touchant des corps féminins et avait davantage de compréhension de leurs ressentis et des douleurs qu'elles ressentaient. A ce moment, elle explique que son côté spirituel l'a « *rattrapée* » et qu'elle s'est alors ouverte à la pratique de doula, car la pratique de kinésithérapie prénatale manquait pour elle d'un « *niveau de conscience* ». Elle explique alors : « *c'est vraiment là que j'ai replongé dans la spiritualité et dans la connexion à mon corps* ». Elle parle également d'un lien avec les sorcières « *parce que tu plonges en fait dans des savoirs ancestraux qui se transmettent de femmes en femmes, qui se transmettent de mères en filles, de sages-femmes en sages-femmes* ». Elle raconte que lorsqu'elle doit se présenter à certaines personnes qui ne savent pas ce qu'est une doula, elle dit : « *C'est comme une sorcière, c'est comme une sage-femme mais en mode sorcière* ». Elle se définit d'ailleurs comme une « *sorcière pas aboutie mais en formation* ». Chelly, en revanche, rassure sur le fait que les sages-femmes sont formées médicalement pour accompagner en cas de problème lors de l'accouchement, elle dit « *on n'est pas des sorcières à faire ça dans le fond du bois et donc on est vraiment formées à tout ça* » mais explique qu'elle a quand même aussi cette vision du métier « *parce que je suis à fond dans les plantes, dans le naturel, j'essaye, et j'ai des rituels* ». Selon elle également, la profession de sage-femme découle « *de la matrone, de la commère, de la sorcière* » et représente quelque chose d'assez féminin : « *c'est quand même une transmission assez féminine. Et le gynécologue incarne plus ce truc où les médecins ont voulu forcer les femmes à aller vers les hôpitaux, et justement à les éloigner des matrones à l'époque* ». Victoria exprime que dans certains cas elle ressent toujours cette opposition entre son rôle de doula et les gynécologues masculins,

avec lesquels parfois elle ressent le besoin de se présenter en tant que kinésithérapeute prénatale pour se faire davantage respecter : « *Généralement, elles [les sages-femmes] ont confiance en moi, j'ai un peu plus de mal avec la plupart des gynécologues* ».

Chelly parle également de la doula comme ayant un rôle d'« *accompagnante émotionnelle, plus psychologique, affective* », qui constitue la différence avec la sage-femme, censée accompagner uniquement l'accouchement d'un point de vue médical.

Dès lors, à travers leur pratique professionnelle, les doulas prônent les valeurs de l'écoféminisme, que ce soit pour une reconnexion à son corps et au rythme naturel de celui-ci, ou par l'émancipation des femmes du système patriarcal présent en milieu hospitalier pour leur redonner confiance en elles et en leur puissance naturelle.

3.4.1.2 Bienfaits d'une nouvelle vie

Grâce à ce changement d'horizons, et cet investissement, militant ou spirituel, à travers leur occupation professionnelle, plusieurs intervenantes disent être épanouies dans leur pratique, qui leur apporte du sens, de la joie et de l'espoir.

Aline Wauters, à la question de ce que lui apporte sa pratique professionnelle autour du Travail qui Relie, répond naturellement « *Tout* ». Elle élabore ensuite « *Tout parce que c'est "The World that reconnects", c'est vraiment oui, c'est une reconnexion à tout, c'est une connexion à moi-même, une connexion à l'autre, une reconnexion à ma vie spirituelle, à tous les autres vivants* ». Elle se dit nourrie par cette pratique du TQR :

« Et donc moi en tout cas, ça me permet de me sentir très utile dans le monde. Parce que je vois l'impact formidable que ça a sur les gens, de redécouvrir leurs intelligences profondes, de retrouver le lien, de retrouver le cercle, de retrouver la spirale, de retrouver le temps long, le temps profond, d'honorer leur peine, d'accepter que les émotions de peine sont des émotions d'amour, qu'elles sont fondamentales, qu'elles portent une énergie énorme pour se mettre debout, de permettre aux gens de découvrir tout ça en étant immergé en pleine nature, c'est magnifique quoi. Moi je veux bien vivre toute ma vie comme ça.

[...]

Et donc c'est... c'est une bonne vie. »

Pour Olivia, la richesse est le moteur qui lui fait tenir un rythme de vie soutenu, entre engagement, travail, famille, spiritualité, c'est la joie et l'amour que cela lui apporte.

Elle se dit nourrie par toutes ces pratiques qui mêlent la magie à la lutte et la lutte à la magie, elle parle d'un entrecroisement, d'une spirale : « *Mais c'est ça en fait, le cœur et la rage, la lutte et l'amour [...]. Bref, la joie.* »

Selon Emmeline, la pratique de l'écoféminisme a quelque chose de poétique. Certaines actions rassemblent et donnent de l'espoir. « *Pour moi, l'écoféminisme c'est aussi pouvoir voir la beauté du monde dans sa dévastation* ». Selon Jeanne Burgart Goutal citée dans le Podcast *Les couilles sur la table* de Victoire Tuaillon : « *il y a des raisons d'être en colère et de voir le désespoir mais l'écoféminisme c'est aussi la recherche de ce qu'on peut retisser, réparer et se réapproprier plutôt que de céder au cynisme* » (Tuaillon, 2020).

Leurs témoignages mettent également en avant que le partage avec d'autres a un rôle essentiel. Leur sentiment d'utilité trouve son origine dans ce rôle qu'elles prennent d'avoir un impact sur les gens, de leur apporter la sagesse, la réflexion, la joie et la détente.

Laurence Leduc, à la même question de ce que lui apporte sa pratique professionnelle, répond :

« *De l'espoir, de la joie. Je pense que c'est vraiment... Ça me met en joie. [...] Oui, c'est ça, la joie, l'émerveillement, la réjouissance et puis voilà la satisfaction aussi d'apporter toutes ces choses-là aux autres, en fait. Parce que je pense que ça apporte de la joie, de l'émerveillement, de l'émotion. Je pense qu'aussi ça c'est important aussi. Pouvoir s'émouvoir, s'autoriser à être ému, à susciter de l'émotion chez les autres. Ça me fait vibrer quoi. Tout simplement. Et puis ça me donne de l'espoir qu'autre chose est possible, que de plus en plus de gens sont ouverts à ce genre de choses.* »

De même, Victoria, en parlant de sa pratique de doula et de ce que lui apporte le fait d'avoir laissé libre court à sa spiritualité, parle d'être « nourrie » du partage avec ses patients : « *Je peux vraiment déployer en plein potentiel, mes croyances et les partager avec les autres et voir ce que ça résonne en eux et me nourrir de ça aussi.* ».

Victoria parle également d'une « reprise de pouvoir » à travers la lutte écoféministe : « *Je pense que c'est vraiment ça, un sentiment de reprise de pouvoir, et d'être maître de ce qui m'arrive* ». Elle parle également d'une lutte sur plusieurs

générations, qui a rassemblé dans le passé et qui aujourd'hui motive à continuer la lutte pour les générations d'après : « *Il n'y a pas que pour moi que je lutte, c'est pour les générations d'après [...] il y a des gens qui se sont battus pour ça avant moi et j'ai beaucoup de gratitude pour ça aussi* ».

Emmeline rejoint cette idée, elle en mentionnant les sorcières : « *L'histoire des sorcières c'est la nôtre aujourd'hui en fait, c'est aussi se rappeler qu'on a du pouvoir à l'intérieur* ».

3.4.2 Rituels

Que ce soit dans leur pratique professionnelle ou dans leur vie privée, toutes mettent en place des rituels pour manifester et se reconnecter à leur spiritualité. En effet, selon le Focus sur l'écoféminisme polyphonique réalisé par le Monde selon les Femmes, « *les symboles et les rituels permettent d'appréhender le sens des actions et de construire les relations (avec la terre, avec la lune, avec la Pachamama, avec le cosmos...)* » (Charlier & Drion, 2022, p. 89). Leurs entretiens et ateliers ont également montré l'importance du symbolisme et du rituel. Que ce soient des rites festifs (anniversaire, village, folklore), ou des rituels qui aident à s'ancrer (dans le temps, l'endroit, l'espace, la communauté), la puissance symbolique derrière ces moments montre « *le souci du bien commun, de la nature, des participant·e·s eux-mêmes* » (Charlier & Drion, 2022, p.89).

3.4.2.1 Rituels partagés

Aline Wauters explique sa découverte des rituels lors de voyages en Asie « *j'ai rencontré le rituel et j'en ai très vite été jalouse, envieuse vraiment de sentir que ça manquait à ma vie, quoi. Et pourquoi moi je n'avais pas ça ? Et pourquoi ce n'était pas là dans ma culture ?* ». Le manque étant là, elle a mis un point d'honneur à instaurer dans sa pratique professionnelle des rituels ou des rites de passage pour « *toute sorte de moments de la vie qui permettent vraiment un plus, de s'accorder avec l'invisible, de rentrer dans une qualité de vie, non dans du sacré, mais au sens très pragmatique du terme, pas du tout évaporé, évanescent, éthéré* ». Elle définit dès lors le rituel comme ce « *qui permet à un moment de sortir de notre espace-temps normal pour consacrer quelque chose.* » Elle met également en avant la singularité et la contextualité de chacun des rituels qu'elle pratique. En effet, selon elle, les rituels sont

créés sur le moment et appropriés à l'événement en question : *« une pleine lune n'est pas l'autre, un deuil n'est pas l'autre, une naissance n'est pas l'autre [...] Donc pour moi, c'est du taillé sur mesure à chaque fois »*.

De la même manière, Frédou, qui ne pratique pas de rituels quotidiens, rejoint l'idée selon laquelle chaque rituel est unique et ponctuel. Son application rejoint alors plus les rites de passage (dans ce cas-ci, les premières règles ou les anniversaires de ses enfants) : *« je suis dans cette réflexion de rites de passage mais de manière très spontanée, très naturelle et en réflexion avec plein d'autres personnes [...] on se disperse aussi un peu parce que finalement un rite de passage n'est pas l'autre »*. De même, cette application part d'une sorte de détachement des rites et rituels catholiques *« comme les communions et la profession de foi, le baptême et le mariage. Je pense qu'on est vraiment loin de ça et qu'on réinvente plein de choses »*. Emmeline parle alors de « réappropriation de la culture païenne » proposée dans l'écoféminisme et met en parallèle les rituels utilisés dans l'Eglise catholique avec les fêtes païennes des cycles des saisons, ce qui permet de se détacher de l'aspect religieux de certaines célébrations, et de se raccrocher à *« une importance encore plus profonde qui la rend encore plus belle d'être ancrée dans ce que les gens ont fait depuis des milliers d'années et encore depuis plus longtemps que le catholicisme »*. Aline parle même d'une absence de pratique des rituels catholiques à l'heure actuelle, étant donné que les gens ne pratiquent plus spécialement, et dès lors que les rituels et rites de passages qu'elle met en place, permettent de marquer les moments importants, comme on l'aurait fait jadis dans le cadre de l'Eglise.

Laurence Leduc, dont la pratique professionnelle consiste en partie à organiser des rituels, se concentre notamment sur les rituels de célébration des huit fêtes celtiques *« qui sont évidemment des fêtes qui sont pour moi nos racines, nos ancêtres et qui sont très, très en lien avec la nature »*. En effet, elle met en avant la manière dont les peuples celtiques étaient connectés avec la nature, pour leur survie, leur subsistance, etc., et leur habitude de célébrer la nature pour tout ce qu'elle leur apportait, ses changements et cycles. Elle mentionne également l'« oubli », ou en tout cas la « perte » de cette connexion aux cycles naturels, qu'elle met en lien avec nos cycles en tant qu'humain (homme ou femme) : *« souvent, voilà, on ignore tout ça et on vit dans une espèce de courant linéaire alors qu'on est tout sauf linéaires et que la nature est cyclique, qu'on*

est cyclique ». Elle dirige alors ces rituels dans le but de « *se réapproprier ces cycles du vivant* ».

De plus, elle va reprendre le flambeau pour devenir formatrice en écorituels, sur les traces de Marianne Grasselli Meier⁴. Laurence définit l'écorituel comme un moment créé en fonction d'une intention de transformation, de passage ou de célébration, dans lequel la nature compte comme intervenante au rituel. Les participant·e·s et la nature sont donc tou·te·s sur un même pied d'égalité, et participent de la même manière. Les participant·e·s sont donc invité·e·s à mettre en lien et à écouter le message que la nature envoie. « *Donc il y a cette notion de nature miroir, comme on dit que finalement, quand on ouvre ses yeux, son cœur, ses sensations à ce que la nature nous montre ben en fait, on reçoit plein de choses.* »

Pour ces différentes pratiques du rituel, l'idée d'intention précise et unique est vraiment impérative. Le rituel est donc adapté en fonction des personnes présentes et de l'occasion à célébrer, en fonction des besoins de la personne et/ou de la saison par exemple. Les notions de partage et de communauté sont aussi récurrentes, même nécessaires, dans un but de cohésion et d'interconnexion. En effet, Emmeline mentionne avoir plus facile de pratiquer ce genre de rituels lorsqu'elle est entourée et qu'ils sont partagés avec d'autres personnes. Elle pratique notamment des bilans de saison et le Travail qui Relie.

Dans la même idée, Olivia suit pour le moment une formation pour devenir « Temazcaledra », soit une femme qui guide les huttes de sudation, appelées « Temazcal » au Mexique. Olivia définit le Temazcal :

« C'est un rituel qui se retrouve partout sur la terre, ça vient pas d'une tradition et chez nous, chez les Celtes, les Gaulois, on appelle ça le chaudron. Et qui est dans un objectif de se reconnecter aux éléments, rentrer dans le ventre de la terre, et oui, se reconnecter aux éléments, aux directions, à son vécu et renaître dans une meilleure version de soi, encore à chaque fois. C'est quelque chose que j'aime vraiment beaucoup, beaucoup, beaucoup. »

⁴ Auteure, écothérapeute, musicothérapeute, sonothérapeute, créatrice de stages pour les femmes, fondatrice du Cercle de Grâce et de la formation de praticien-ne en Ecorituels – source : <https://espritdefemme.ch/a-propos/marianne-grasselli-meier/>

Olivia fait également des cérémonies avec l'Ayahuasca, qu'elle appelle « *la grand-mère* ». Elle travaille également avec d'autres plantes maîtresses, comme le San Pedro, appelé « *le grand-père* », ou le Rape : « *un mélange de tabac très très très finement moulu et différents types de plantes qui sont réduites en cendres, et qui se soufflent dans les narines* ». Soit cette pratique se fait à deux, l'un souffle dans les narines de l'autre, soit seul·e grâce à un « outil » adapté. Toutes les deux semaines, elle participe à des cérémonies avec l'Ayahuasca, guidées par « l'homme-médecine », et elle fait partie des personnes à ses côtés « *pour aider, pour appeler la médecine, pour faire des chants porteurs, pour toutes les participants et participantes, pour être en soutien aussi à certain.es ont besoin d'aide pendant ce genre de moment* ».

3.3.2.1.1 Travail qui relie

Le Travail qui Relie (TQR) a été abordé plusieurs fois lors des différents entretiens. Cette pratique est utilisée par Aline dans sa pratique professionnelle, et notamment par Frédou et par Emmeline de manière plus personnelle.

Le Travail qui Relie, inspiré notamment du bouddhisme, consiste en une série de questionnements et d'exercices de réappropriation de son pouvoir (Macy & Young Brown, 2021).

Emmeline, après avoir assisté à trois semaines « transformatrices » de Travail qui Relie avec Aline Wauters, essaie d'appliquer cette pratique dans son travail, avec ses collègues, ou dans sa vie privée, dans son couple, ou avec sa famille. Lors de son entretien, elle définit le TQR :

« La spirale du travail qui relie c'est un concept qui a été élaboré par Johanna Macy dans les années 90, c'est une philosophe bouddhiste féministe [...]. L'idée c'est que la spirale est divisée en 4 fractals, qui peuvent avoir lieu pendant une seconde, une heure, un mois ou un an. D'abord tu as la gratitude, et puis honorer notre peine pour le monde, et puis changer de vision et puis aller de l'avant [...]. En gros, en fait, la gratitude ça permet d'ouvrir ton cœur et ta tête aux émotions positives où tu ne vas pas te sentir agressé de parler directement de ce qui va pas, tu parles d'abord de ce qui va bien, de ce que tu trouves beau, et après dans 'honorer notre peine' pour le monde, tu as 1000 exercices [...] ».

Selon Frédou, ce type de pratiques aide à prendre conscience des (inter-)connexions :
« *le Travail qui Relie, ça m'a énormément nourri au niveau connexions, soit à soi, connexion aux autres, et connexion à la terre* ».

Aline, après avoir découvert le TQR et Joanna Macy, s'est, elle, réappropriée la pratique, qu'elle pratique professionnellement depuis maintenant quinze ans. Elle explique :

« Les pratiques qu'elle [Joanna Macy] propose touchent à tout. Et comme je les pratique depuis quinze ans, j'ai rajouté tout plein d'autres pratiques, plein d'autres rituels, mais toujours basés sur le processus qu'elle propose, elle, qui est tellement formidable, quoi. Et donc ça me nourrit. Ce processus, il est pour moi et pour tous ceux que j'enseigne, une espèce de colonne vertébrale, sur laquelle je peux mettre toute la chair que je veux et toutes les couleurs que je veux, selon les situations dans lesquelles je suis, selon les personnes avec qui je suis [...]. Le squelette qu'elle donne est tellement beau, tellement finement pensé que je peux venir mettre toute la palette de couleurs autour, à tout moment ».

Habituellement, la pratique du TQR qu'Aline propose est de trois semaines, mais cette année elle les a raccourcies à onze jours, étant donné qu'elle venait de passer un an dans la forêt. Lors de ces retraites, elle guide les personnes à travers les différentes étapes du TQR, et encadre le travail des participants :

« Je vais toujours proposer aux personnes de dire “est-ce que ça fait longtemps que vous voulez dépasser quelque chose que vous n'arrivez pas à dépasser ? Est-ce que vous voulez qu'on invente un rite de passage pour enfin consacrer entièrement ce temps ?” Et donc c'est souvent les moments les plus forts, où chacun se ressaisit de sa créativité vitale pour que quelque chose puisse basculer. Là, c'est comme un tour de magie qui ne dépend pas de moi. Moi, j'ouvre l'espace-temps qui le permet et j'ouvre la confiance que ça se permet. Mais après, ce sont les femmes qui sont là qui lui font part de travail. »

Le travail qui relie, inspiré du bouddhisme, met en avant une forme de lutte « douce », sans haine, un militantisme personnel via des valeurs d'acceptation et de paix, aussi présent dans l'écoféminisme. Aline explique « *Joanna Macy [...] s'est énormément inspirée du bouddhisme. Elle a énormément favorisé le bouddhisme activiste. Comment est-ce qu'on met ça dans la vie, comment est-ce qu'on soutient ?* ». Elle

explique qu'à sa rencontre du bouddhisme, elle a ressenti principalement un message de paix, avant même celui de l'interdépendance, qu'elle a découvert en creusant davantage, *« je trouve que c'est une voie de sagesse, une voie de paix. C'est doux, en fait, c'est beaucoup de douceur. Même si ça favorise un activisme pour moi, il est vraiment enraciné dans de la paix, pas dans la lutte »*. Pour elle, le bouddhisme lui a ouvert une voix de la sagesse, et beaucoup de paix, surtout en lisant la philosophie bouddhiste et en pensant à tous les gens la pratiquant : *« je ne dis pas qu'il y en a qui ne sont pas entrés dans le dogme, comme partout, mais quand même. De manière générale, ils sont assez fantastiques »*.

Cette idée de militantisme « doux » se retrouve également dans le témoignage de Laurence, qui a froncé les sourcils lorsque je lui ai demandé sa manière de militer. *« Ce mot “militier” évidemment, est sujet à beaucoup d'interprétations »*, et les connotations de violence, agressivité, revendication et « poing en avant » la rebutent. En effet, elle pense que *« le monde a besoin de diplomatie, de paix, de douceur, d'amour et que en partageant toutes ces valeurs-là, en partageant de la douceur, de l'amour, de la beauté, de l'émerveillement, de la reliance, on milite et on participe »*. A travers sa pratique professionnelle, elle cherche aussi à apaiser les personnes qui viennent la voir et à partager des moments qui les relient à elles-mêmes et aux autres : *« c'est cette énergie collective d'amour, je pense qu'on peut parler de ça sous toutes ses formes, qui à chacun participe à une forme de militantisme ou de changement profond de nous tous quoi. »*

Cette lutte non-violente, Aline la partage. Lorsque je lui demande comment se traduit son activisme au quotidien, elle répond *« Je vis »*. Cette réponse prend tout son sens quand elle poursuit : *« j'essaye de rayonner de ce que je crois, de ce que je porte comme valeurs et je ne lutte plus »*. Elle nuance, *« on peut lutter pour des valeurs. Mais cette lutte, elle est quand même dans la dualité »*. Pour elle, cette « lutte contre », qu'elle pratiquait plutôt au début de son militantisme, peut énerver beaucoup de gens parce qu'on les juge sous prétexte que son propre militantisme est « mieux » et qu'on se sent supérieur. A l'inverse, depuis qu'elle a ressenti la paix que lui apportaient le bouddhisme et le TQR, elle essaie davantage *« d'être avec »*.

Selon Emmeline, *« c'est radicalement politique de vouloir voir la beauté du monde, vraiment, et vouloir être heureux. Je pense que c'est important de vouloir trouver des raisons de sourire, de s'émerveiller de petites choses »*.

3.4.2.2 Rituels personnels

Parallèlement à cette idée de rituels uniques et ponctuels, certaines mettent en place des rituels presque quotidiens, en tout cas récurrents. Ces rituels prennent alors un rôle plus personnel, et sont rarement partagés avec d'autres personnes.

Pour Olivia, le partage et la communauté sont des valeurs importantes. Cependant, elle souligne qu'il arrive que l'on s'oublie pour les autres, et qu'il est important d'être au service de soi. Afin de se retrouver et de trouver une certaine solitude, en tout cas humaine, elle s'est fait le « cadeau » de participer aux Quêtes de Vision. Ces quêtes s'inscrivent dans l'un des courants du chamanisme, à savoir « le camino rojo », ou « chemin rouge ». Olivia définit les Quêtes de Vision comme étant des rites initiatiques ancestraux, venant des peuples premiers, ou en tout cas de ceux qui pratiquaient ou pratiquent encore le chamanisme. Le but de ces quêtes est d'aller chercher la vision, généralement dans la montagne : *« donc tu pars et il y a plein, plein de rites qui entourent ça, mais tu pars dans la montagne seul-e »*, elle nuance *« seul humain »* et explique que lorsque la personne est « lâchée » dans la montagne, elle est accompagnée d'autres personnes à la recherche de la vision, et toutes sont soutenues par un « camp de base » ou « apoyos » qui chantent, travaillent et prient pour que les personnes dans la montagne puissent trouver la vision. La première année, la quête dure quatre jours et quatre nuits, la deuxième sept, la troisième neuf et la quatrième treize. En montant dans la montagne, les personnes à la recherche de la vision mettent de côté la nourriture, la parole et l'eau, cependant, à partir du quatrième jour, les « apoyos » peuvent venir apporter des vivres : *« au changement de jour alors on t'apporte une bouteille d'eau, une assiette de fruits, et très souvent on t'amène aussi une bouteille de "médecine", parfois du San Pedro, parfois de l'ayahuesca, parfois d'autres »*. Olivia n'a personnellement fait que la première année pour l'instant mais elle explique que normalement chaque personne s'engage à faire les quatre années, et à ensuite servir de soutien pour contribuer et amener de son expérience, et ce pendant quatre ans également.

Victoria, par exemple, célèbre tous les mois la venue de ses règles, ce qui lui permet, selon elle, de mieux les vivre. Pour ce faire, elle adapte son emploi du temps pour pouvoir s'isoler et se connecter à son côté spirituel :

« Ça fait partie d'un rituel pour moi, c'est de me mettre dans ma grotte et je prends un bain et je mets du sang de mes règles sur mon visage. Je mets de la musique, je

met des bougies et je fais des méditations parce que j'ai la croyance que, au moment de nos règles, on est beaucoup plus connecté·e·s à la terre, on est beaucoup plus connecté·e·s au spirituel et que donc c'est une porte ouverte au niveau de ce chakra sacré, au niveau de tout ce qui est du coup facilitateur d'états méditatifs, de réception de ce que t'as d'informations ».

Selon le Focus sur les Polyphonies écoféministes du Monde selon les Femmes, les rituels et cercles de paroles revalorisent le temps cyclique. Ils permettent une autre visualisation du temps, en cycle, boucles, avec des saisons et non de manière linéaire : *« Ralentir, ressentir les cycles du vivant donne une perspective opposée aux logiques productivistes, gestionnaires et utilitaristes engendrées par la course au profit, y compris dans nos manières de penser et de ressentir »* (Charlier & Drion, 2022, p. 91).

Elle essaie également de mettre en place des rituels de pleine lune, qu'elle partage parfois avec d'autres femmes, durant lesquels elle écrit, joue du tambour, regarde la lune, allume des bougies, met ses cristaux à la lumière de la pleine lune, le tout afin d'essayer de se reconnecter à sa sorcière intérieure. Ces rituels lui permettent d'assumer pleinement ses croyances et sa spiritualité : *« Personnellement, je me sens beaucoup plus à l'aise dans ma vie comme ça, avec mes croyances, en assumant mes croyances, en assumant ma spiritualité ».*

Selon Emmeline, la célébration des menstruations peut être justifiée par le fait que les femmes ont longtemps été exclues et considérées comme « impures » lors de cette période, et qu'il s'agit dès lors d'une réappropriation de son corps et d'un outil d'empouvoirement.

Cependant, cette célébration des menstruations est contestée au sein même du mouvement. En effet, au vue des vagues féministes et LGBTQIA+ actuelles, cette pratique pourrait être accusée de transphobe, étant donné qu'elle concerne uniquement les femmes étant nées avec un utérus et exclut les personnes s'identifiant comme femmes et/ou non-binaires (et autres) non-menstruées, ce qui rejoint la critique la plus courante à laquelle fait face le mouvement : l'essentialisme.

En effet, plusieurs critiques ont mis en avant que le fait de lier le genre féminin à la nature risquait d'apporter un argument de justification à la subalternisation des femmes (cfr. théories de de Beauvoir et Mascovici explicitées préalablement).

Selon Frédou, cette pratique : *« permet aux femmes de se réapproprier son corps, sa sexualité, sa santé. Et donc, pour moi, il n'est pas question d'essentialisme. Il est juste question de se réapproprier les choses et puis d'en faire ce qu'on veut »*. En effet, pour elle cette accusation d'essentialisme n'est pas vraiment justifiée. Elle avance que le corps féminin ne devient en aucun cas justificateur de position sociale ou d'occupation professionnelle, mais bien d'expérience et de réappropriation d'un bien propre. De même, elle met en avant la question du choix de faire ce que l'on veut de son corps et de sa sexualité.

Selon Laurence, l'écoféminisme met en avant davantage des valeurs « féminines » plutôt que « de femmes » : *« je ne parle pas de femmes. C'est à dire que pour moi, les valeurs féminines, on les partage toutes et tous et qu'on a en chacun de nous une part féminine, une part masculine »*. Pour elle, ce sont ces valeurs-là qui pourront apporter une solution aux problèmes climatiques et aideront à protéger la nature.

Cependant, Frédou et Victoria mettent en avant l'expérience du corps féminin qui est difficilement compréhensible pour quelqu'un qui n'a biologiquement et socialement pas expérimenté le corps d'une femme toute sa vie. En effet, toutes deux parlent de l'expérience de la maternité, ou des menstruations qui reconnectent à la nature et sont difficilement explicables à quelqu'un qui ne les expérimente pas.

Selon Victoria cependant, la culture occidentale est encore trop fermée et trop binaire « homme/femme ». Selon elle, la beauté réside dans la multitude de genres et d'identité : *« Chez les Amérindiens, par exemple, qui sont des personnes qui croient à l'existence de plein de sexes différents et qui célèbrent les personnes qui se considèrent des deux sexes »*.

Mona Chollet reprend la réaction d'Emilie Hache face aux accusations d'essentialisme, et son invitation à une plus grande ouverte d'esprit :

«“Au lieu d'y voir l'affirmation d'une essence et la répétition du discours patriarcal, il faut lire [les textes écoféministes] comme des actes de guérison et d'émancipation (empowerment), des tentatives pragmatiques de réparation culturelle face à des siècles de dénigrement des femmes et de reconnexion à la terre/nature”. Elle regrette que l'anxiété démesurée suscitée par le spectre de l'essentialisme aboutisse à inhiber la pensée et l'action. Mais, surtout, ce qui se cristallise là, la virulence des critiques, représente selon elle une manière de punir le mouvement

écoféministe pour son audace. [...] Il s'agit toujours de contraindre le monde à entendre enfin son récit et son point de vue sur les choses, de dévoiler l'envers du décor et de le mettre sur la place publique. »

(Chollet, 2018, pp. 225-226)

Selon Jeanne Burgart Goutal, intervenant dans le podcast *Les couilles sur la table* de Victoire Tuaillon, la raison principale pour laquelle l'écoféminisme n'a pas « pris » en France sont les accusations d'essentialisme « ramener les femmes du côté de la nature ». Les écoféministes vont dès lors voir le retour à la nature comme un retour en arrière, et un moyen de réassigner les femmes à une position inférieure. Selon elle, en France, la lutte contre la naturalisation des femmes a été tellement intense, comme par exemple à travers la fameuse citation de Simone de Beauvoir : « *On ne naît pas femme, on le devient* », que ce retour à la nature a été vu comme une menace. Selon Jeanne Burgart Goutal, la France navigue quand même à travers un féminisme existentialiste (théorisé par Simone de Beauvoir dans la ligne de Sartre) toujours soumis aux théories des Lumières. En France, de même, la spiritualité et le rapport au sacré est également tu et un peu rejeté. Jeanne Burgart Goutal parle d'une sorte de « fétichisme de la rationalité » en France. Chez les écoféministes, l'idée des dualismes est justifiée par la rationalité (les humains dominent les animaux, les maîtres les esclaves et les hommes les femmes), parce que les premiers sont dotés de raison à l'inverse des seconds, Burgart Goutal parle de « logocentrisme », à savoir l'utilisation du critère de rationalité comme justification d'une domination. Cette pratique se retrouve notamment dans le patriarcat, la colonisation, le spécisme⁵, etc. Dans un tel raisonnement, qualifier quelque chose « d'irrationnel » est une manière de la discréditer. Toutes ces idées sont critiquées au sein du mouvement écoféministe, notamment en recherchant un autre rapport au monde et au corps (Tuaillon, 2020).

⁵ Le spécisme est l'idée selon laquelle l'espèce à laquelle un animal appartient est un critère pertinent pour l'intégrer dans une hiérarchie dépendante des droits et intérêts qu'on lui accorde.

Chapitre 4 - Observations et analyses de l'étude

Le mouvement, bien que « né » en France (pour rappel, en 1974 dans *Le Féminisme ou la mort* de Françoise d'Eaubonne), n'a pas été bien reçu sur le continent, ni par les militant·e·s, ni par les experts, mais mieux exploité dans les Amériques. Les raisons de ce « rejet » sont, d'après Emilie Hache (2016), les accusations d'essentialisme en dehors et au sein même du mouvement et la place floue de la spiritualité. J'ai abordé l'essentialisme précédemment et vais dès lors me concentrer sur la spiritualité afin de tenter de répondre à ma question de recherche, à savoir : de quelle manière s'articulent la spiritualité et l'activisme au sein du mouvement écoféministe ?

Après avoir établi une revue de la littérature et une analyse des données issues de mes entretiens, je vais tenter de tirer quelques conclusions. Tout d'abord je vais m'interroger sur le milieu duquel sont originaires les intervenantes de l'étude et ses éventuelles dérives, ensuite leur refus d'être catégorisées, leur adaptation des pratiques spirituelles, la figure de la sorcière et Starhawk, l'urgence de changement, et enfin l'émancipation du patriarcatisme à l'aide de la pratique spirituelle.

4.1 Entre-soi⁶ ?

Ce que j'observe grâce à ces différents entretiens est que premièrement, toutes viennent plus ou moins du même milieu. Toutes les intervenantes ont suivi un parcours universitaire, ou du moins supérieur (anthropologie, agronomie, kinésithérapie, journalisme, sciences politiques, etc.). Selon moi, cette forme de pratique de l'écoféminisme semble dès lors s'adresser à une certaine tranche sociale et pourrait malheureusement exclure une partie de la population. Bien que chacune défend des valeurs de simplicité, de retour à des valeurs plus proches de la nature, loin de la consommation, leur mode de vie semble très peu accessible à quelqu'un dont les ressources financières, et/ou intellectuelles ne sont pas les mêmes. En effet, leur instruction justifie probablement leur vision du monde et leur compréhension des paradigmes dans lesquels la société s'inscrit. Comme expliqué dans l'article *La*

⁶ L'entre-soi désigne une situation de personnes qui choisissent de vivre dans leur microcosme (social, politique, etc.) en évitant les contacts avec ceux qui n'en font pas partie.

transition, c'est par/pour les riches ? d'Emeline De Bouver et Camille de Monge (2019), le monde de la transition est construit à l'aide de codes et références non connus des personnes extérieures à ce même milieu. Le vocabulaire, en lui-même, peut déjà porter un frein aux personnes non instruites sur le mouvement. Au-delà du vocabulaire, l'article met en avant le risque de discrimination même dans les agissements d'une personne nouvelle qui découvre les « *références communes, qui ne sont pas socialement neutres* » (ici les exemples sont la discrimination lors d'auberges espagnoles et la « *volonté de convivialité* »). L'article met en avant la nécessité de connaître davantage les milieux précarisés et de discuter avec ceux-ci afin de co-construire en fonction de leurs besoins et de leurs moyens.

De même, certaines pratiques requièrent un certain coût que nombre de personnes ne possèdent pas, ou ne choisiraient pas d'utiliser à ces fins. En effet, cette idée de choix démontre une méconnaissance de la réalité des personnes précarisées. L'article met également en avant les « *discours simplificateur sur la liberté de choix* » (De Bouver & de Monge, 2019), réflexion qu'avait aussi soulignée Lidia Rodriguez Prieto lors de notre entretien. En effet, elle mettait en avant l'idée selon laquelle la liberté de choix n'est pas atteinte chez tout le monde. Dans certains cas cette liberté est même illusoire ; dans notre entretien elle prenait par exemple la liberté de disposer de son corps (à travers le travail du sexe, ou l'exposition pornographique). Elle dit, notamment « *pour avoir des choix, faut avoir des options, pour avoir des options, il faut être dans une société égalitaire* ». Dès lors, elle revendique l'importance d'un changement sociétal plutôt que des changements individuels, afin de construire une société fondamentalement égalitaire, que ce soit au niveau des genres, des milieux sociaux, des origines, etc. Elle met en avant d'ailleurs la conscience de ses propres privilèges, et accuse le système néolibéral pour cette illusion de liberté de choix, alors que c'est un système fondamentalement inégalitaire. Elle parle dès lors d'« options » : « *ces options vont dépendre de quelle position et quel statut tu as dans la société, nous ne sommes pas tous égaux, nous n'avons pas tous les mêmes choix, donc la question de choix ne se pose pas* ».

Cette réflexion me fait penser à un passage dans l'essai *Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Dans le deuxième chapitre, Woolf explique qu'elle a hérité d'une tante un revenu fixe de cinq cents livres de rente par an pour le restant de ses jours, et que cette nouvelle a totalement changé sa vie, son caractère, et ses occupations. Elle explique

qu'elle survivait auparavant à l'aide de petits travaux difficiles et fatigants, qui lui apportaient peu de revenus ; « *je veux vous parler de ce que ces jours ont laissé en moi, de ce sentiment pire que le poison de la peur et de l'amertume qu'ils ont fait naître en moi* » (2001, p.57). Elle poursuit « *quels changements un revenu fixe peut opérer dans un caractère ! [...] c'est pourquoi il n'est plus question, non seulement d'effort et de peine, mais aussi de haine et d'amertume* » (2001, p.57). Il est donc selon moi plus facile d'être positif et de faire le choix d'une vie plus simple lorsque la sécurité d'un revenu stable est assurée. De même, pour ne prendre que le cas de la Belgique ayant un système social relativement performant, personne n'est laissé sans revenu et cette sécurité n'est pas négligeable, en comparaison avec d'autres pays, y compris européens.

De même, un changement de manière de vivre et/ou d'habitudes peut représenter une charge financière, mentale et physique supplémentaire. Beaucoup d'initiatives « zéro-déchets » ou « bio » par exemple représentent un investissement financier initial, ainsi qu'une planification en amont, et une organisation plus stricte, qui peut représenter un frein dans la mise en place de telles pratiques. De plus, ces modes de vie sont peu répandus, connus et même parfois méprisés par certaines tranches de la société. Le système dans lequel nous sommes, à savoir néolibéral/capitaliste, encourage même cette ignorance, sans vraiment la promouvoir. A voir notamment tout le « green-washing ⁷ » en vogue ces dernières années.

Ces réflexions sur le milieu social font penser à l'*Habitus* mis en avant par le sociologue Pierre Bourdieu. En effet, Bourdieu défend l'idée selon laquelle chaque être social est construit et agit en fonction du milieu dans lequel il a évolué. Selon Chloé Coudray sur le site Internet Partageons L'Eco : « *Pierre Bourdieu appréhende les comportements humains comme la conséquence d'une structure intériorisée qui se traduit par une action non réfléchie des participants mais qui conforte, inconsciemment, les positions de chacun dans l'espace social* » (2019). Selon Bourdieu, l'habitus est intériorisé inconsciemment durant la phase de socialisation, pendant laquelle un individu s'intègre et s'adapte à son environnement social. Non

⁷ Selon l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) : « *Le green washing, ou en français l'éco blanchiment, consiste pour une entreprise à orienter ses actions marketing et sa communication vers un positionnement écologique. C'est le fait souvent, de grandes multinationales qui de par leurs activités polluent excessivement la nature et l'environnement. Alors pour redorer leur image de marque, ces entreprises dépensent dans la communication pour « blanchir » leur image, c'est pourquoi on parle de green washing* ». Source : (<http://www.greenwashing.fr/definition.html>)

seulement intégré par l'environnement, l'*habitus* est également générateur de comportements, c'est pour cela que Bourdieu le définit comme des « *structures structurées prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes* ». Bien que ces structures peuvent être conditionnantes et/ou déterministes, « *l'habitus ne traduit jamais une situation immuable ; il est un processus qui évolue en s'ajustant aux conditions de l'action* » (Coudray, 2019).

Par exemple, ayant toutes grandi dans un milieu religieux (catholique ou juif), même si elles ont rejeté la religion à un moment de leur vie, les intervenantes ont été exposées et habituées à la pratique spirituelle (prier, avoir un livre de référence, se recueillir, méditer). En effet, même si elles s'éloignent des dogmes et de la contrainte, certaines pratiques qu'elles mettent en avant sont similaires aux pratiques religieuses. Cette réflexion me permet de m'interroger une nouvelle fois : la pratique spirituelle serait-elle différente si certaines d'entre elles n'y avaient jamais été exposées au préalable ?

4.2 Fluidité écoféministe

Un point qui a attiré mon attention lors des entretiens est la crainte et le dérangement face aux « étiquettes ». Plusieurs intervenantes refusent de se mettre dans des cases et de se soumettre aux diktats que celles-ci imposent. En effet, comme l'explique Jeanne Burgart Goutal, les étiquettes « *ont à la fois l'avantage de caractériser et l'inconvénient de caricaturer* » (2018). Certains mots sont parfois trop connotés et posent problème. En effet, la définition de l'écoféminisme étant elle-même floue, et le mouvement largement critiqué, il était difficile pour certaines des intervenantes de se définir comme écoféministes, bien que leurs valeurs correspondent à celles du mouvement (cfr.: l'essentialisme abordé plus haut par exemple). Pour certaines également, les notions de militance et de spiritualité étaient trop connotées. En effet, Laurence explique par exemple que le mot « militer » lui semble trop violent ou agressif et qu'elle n'a pas envie d'être associée à cela. Parallèlement, elle évite d'utiliser le mot « spirituel » car il est, selon elle, trop connoté et évoque de l'inquiétude chez certaines personnes (elle parle notamment de sectes). Elle ne rejette cependant pas le spirituel, mais parle alors d'un dialogue avec la nature, de sensations, communications et d'amour. Selon moi, cette peur des mauvaises connotations de la

spiritualité peut aussi expliquer pourquoi beaucoup ont du mal à se définir comme écoféministes et/ou à simplement reconnaître leur connexion au sacré. J'ai établi précédemment quelques définitions du « spirituel » que m'ont données les intervenantes.

Pourtant, lorsque je leur demande si, pour elles, la spiritualité est compatible avec le militantisme, elles me répondent que oui. Pour Laurence, « *c'est important d'être [...] dans ce côté lumineux de la religion* ».

Mona Chollet reprend les propos de l'écoféministe Carol P. Christ sur l'évolution de nos sociétés largement sécularisées :

« les religions patriarcales ont façonné notre culture, nos valeurs et nos représentations, et nous restons imprégnés d'un modèle d'autorité masculin qui en est directement issu : 'la raison de la persistance effective des symboles religieux réside dans le fait que l'esprit a horreur du vide. Les systèmes symboliques ne peuvent pas simplement être rejetés ; ils doivent être remplacés.' Dès lors, pour une femme, pratiquer le culte de la déesse, se nourrir de ses images, c'est chasser une représentation par une autre. C'est se recentrer, s'autoriser à être soi-même la source de son salut, puiser ses ressources en soi, au lieu de s'en remettre toujours à des figures masculines légitimes et providentielles. »

Chollet, 2018, pp.227-228

4.3 Réappropriation de la spiritualité

Comme précisé plus haut, l'aspect spirituel a posé question dans le mouvement. L'on peut cependant établir que le rejet de la religion a été courant dans le mouvement écoféministe, pourtant pas synonyme de retour à l'obscurantisme (Hache, 2016). En effet, le mouvement contient une importante « branche » spiritualiste, comme en témoignent les nombreux cercles de femmes et autres rassemblements néopaïens, ainsi que les nombreux textes influents dans le mouvement, comme ceux de Starhawk, Ruether, Daly, Christ et Spretnak (Hache, 2016). De même, selon Emilie Hache :

« vouloir opposer un écoféminisme néopaïen à un écoféminisme athée n'est pas pertinent, quand bien même toutes les écoféministes ne sont pas néopaïennes, et

faire l'impasse sur cette dimension nous couperait d'un des rapports majeurs de ce mouvement comme d'une de ses sources principales. »

Hache, 2016, p.34

Hache parle alors d'appréhender cette dimension spirituelle par une « *critique radicale* [de la religion] *tout en refusant de se couper de sa puissance* » (2016, p.35).

En effet, au cours de l'histoire du mouvement, différents groupes ont vu le jour. Par exemple, la création de la théologie dans les années 1970 dans le but de proposer de nouvelles lectures et interprétations des textes religieux présentés comme sexistes et misogynes (Hache, 2016). Parallèlement à cela se développe, notamment illustré chez Starhawk, un intérêt pour le paganisme, et son équivalent contemporain, le mouvement Wicca. En effet, les Wiccas se présentent comme une réinvention contemporaine des rituels païens/sorciers organisés autour du culte de la déesse, existant en Europe (Hache, 2016). Expliqué dans l'article *Eco-Feminist Leanings in Wiccan Theology for Dummies* :

« The patriarchy, embodied in the most severe forms of monotheism, has stripped women – and thus nature – of their inherent worth and power and have thus turned towards the artificial world of men. Wicca's solution to this imbalance has been to reintroduce the concept of a sacred feminine [...] in an attempt to bring its practitioners back in step with the natural (feminine) world. »

Gender and Technology Spring, 2009, para.1

Thomas H. Harbold, dans son article *The Earth is a Witch: Ecofeminism, Deep Ecology, and the Pagan Movement* souligne également que :

« While not all Pagans -by any means- are environmentalists, Paganism and Wicca do provide a spiritual opportunity practically unique in the Western world: a religious path which places a reverential attitude toward Nature (Gaia, Mother Earth) at the center, not the periphery, of belief and practice. »

Harbold, 1994, para. 12

Selon Hache, ces mouvements s'inscrivent dans la vague états-unienne de contre-culture des années 1960 (2016). De même, elle explique que : *« Toutes les écoféministes ne partageaient pas l'analyse en faveur d'une possible refondation des religions patriarcales voire de l'invention d'une nouvelle tradition spirituelle et néopaïenne féministe, mais elles en partageaient toutes la démarche fondamentalement émancipatrice »* (Hache, 2016, p.35). C'est selon elle pourquoi cette démarche a également été soutenue par les écoféministes athées.

Cette réinterprétation des textes religieux part d'un principe, expliqué par Hache :

« Cette religion est patriarcale ; son dieu est mâle ; elle a dérobé le sacré du monde ; elle hait les femmes ; elle a créé une culture de la mise à distance. C'est au sein des religions patriarcales que les femmes, les corps et la nature ont été reléguées du côté de la matière et ont commencé à être dévalorisées ensemble ».

Hache, 2016, p.36

Cette idée est développée notamment dans le livre de Starhawk *Rêver l'obscur*. Selon Hache, ce que recherchent les écoféministes à travers cette critique de la religion est une réappropriation de l'histoire, une prise de conscience de la misogynie et de la violence présentes dans la culture judéo-chrétienne afin d'en sortir et de permettre le changement. C'est pour cela qu'une redécouverte de la Déesse pré-indoeuropéenne a permis de (re)découvrir un passé pré-religions monothéistes, dans lequel les femmes avaient une place égale à celle des hommes, participaient aux cultes et se voyaient accordé un pouvoir spirituel à la maternité et aux menstruations. Bien que ce paradigme ne parle pas à toutes les écoféministes, il est répandu et connu de la majorité (Hache, 2016).

Dans mes témoignages, bien qu'aucune ne m'ait spontanément parlé de la déesse, beaucoup ont connaissance des théories de Starhawk et s'en trouvent inspirées, sans pour autant suivre totalement ses idées.

Selon Lidia, les théories de Starhawk sont intéressantes et inspirantes, *« avec une base potilique très forte »*, mais il y a un danger de répéter le paradigme de la religion en vouant un culte de la sorte à une personne. Bien que Starhawk elle-même ne se place pas au-dessus des autres selon Lidia, le danger est de l'idolâtrer, et de l'apparenter à un gourou. Selon Lidia, répéter cette erreur ne permettrait pas de changer le paradigme

social en entier. En effet, elle cite Audre Lorde⁸ qui a dit « *les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître* ». Selon elle, au niveau du religieux, la visibilisation d'une personne peut servir d'outils à démanteler le système au sein même de celui-ci, mais peut être à double tranchant.

Selon Starhawk pourtant, dans la « nouvelle religion de la déesse », il n'est pas question de « *pouvoir sur* », mais plutôt de « *pouvoir du dedans* », sans chef·fe spirituel·le, ni hiérarchie ou textes sacrés, mais des rituels, pratiques spirituelles horizontales, individuelles et collectives « *dénotant une liberté radicale d'interprétation et de pratique comme une dimension foncièrement pragmatique, expérimentale et intéressée à ses effets* » (Hache, 2016, p.39). Comme énoncé plus haut, ces pratiques ritualistiques sont utilisées par toutes les intervenantes, que ce soit de manière individuelle (on l'a vu chez Victoria et Olivia par exemple), ou collective (à travers le Travail qui Relie, ou autres célébrations).

Selon Emmeline, honorer la nature, les saisons, les cycles, les choses visibles ont plus de sens que d'honorer une divinité absente. Les théories de Starhawk et de Carole P-Christ lui parlent également.

4.4 Le retour des sorcières

Dans les théories de Starhawk, sont mentionnés les sorcier·ères, ceux qui honorent la déesse dans l'ancienne religion. Pendant, les trois siècles suivants pourtant, ils se retrouveront accusés de satanisme. A l'heure actuelle, une vague de militantes (majoritairement féminines) s'identifient aux « sorcières » afin de se réapproprier ce terme et de « *se présenter comme héritières de ces milliers de femmes brûlées vives pour avoir refusé de plier devant l'éradication de leur monde par celui qui était en train de naître et sa logique de prédation* » (Hache, 2016, pp. 38-39).

En effet, dans les manifestations féministes actuelles on peut lire le slogan « *Nous sommes les arrière-petites filles des sorcières que vous n'avez pas brûlées* ». En effet, selon l'essai de Silvia Federici (2004), comme cité dans le travail de Pascale Vielle (2019), la chasse aux sorcières et l'esclavage sont, à la fin du Moyen Âge, deux formes

⁸ afroféministe américaine

analogues de domination qui reflètent l'esclavage systématique des femmes, et la monopolisation des ressources, ce qui permet, au service de l'émergence du capitalisme, la transformation simultanée des relations de genre, de la relation avec la nature - par sa privatisation - et du travail humain. A l'heure actuelle, ce slogan, plus politique qu'historique, désigne la volonté de se réapproprier une insulte pour en faire un étendard.

Selon Hache, choisir de réutiliser ce terme consiste en une mise à distance avec les différents aspects et conséquences négatives que celui-ci porte :

« Se nommer 'sorcière', c'est à l'inverse une façon de reprendre contact avec soi et le monde, en se reconnectant avec son historE, avec l'échec historique des femmes devant la guerre que leur a déclaré le capitalisme, mais donc aussi avec leurs peurs – peur d'être rejetée, peur d'être agressée, peur d'être méprisée, etc.-, une façon de se reconnecter à ses émotions, à son propre jugement, à sa propre expérience, et finalement à son propre pouvoir. »

Hache, 2016, p. 39

Hormis Victoria, aucune ne s'est clairement revendiquée sorcière, Victoria disait d'ailleurs « *sorcière en formation* », mais toutes m'ont mentionné le sexocide des Sorcières. En effet, ces événements ont marqué les esprits et servent aujourd'hui de moteur ou d'inspiration pour les militant·e·s écoféministes.

Cette forme d'écoféminisme est selon moi différente de l'écoféminisme à l'origine de Françoise d'Eaubonne. En effet, comme précisé plus haut, en s'inspirant des théories de Simone de Beauvoir et de Serge Moscovici :

« Plus qu'à une révolution, l'écoféminisme de Françoise d'Eaubonne est un appel à la mutation des sociétés par le renversement nécessaire de la structure du pouvoir patriarcal. L'écoféminisme de d'Eaubonne est à ce titre tout autant une lutte politique, une offre programmatique, qu'un enjeu anthropologique appelant à la mutation de l'humanisme issu de la modernité. »

(Lejeune, 2021, p. 17)

4.5 La lutte sur le temps long et l'urgence d'une époque

Bien que les intervenantes luttent à leur échelle et de manière personnelle, leur engagement s'inscrit très peu dans la lutte politique ou dans la volonté de renverser le système mis en place. Certaines écoféministes cherchent dans le sacré une force d'action politique. Lidia, qui est plus dans l'action et la recherche de justice sociale et d'égalité, et a déjà exprimé n'avoir pas besoin de spiritualité, pense « *que les écoféministes, elles vont dans le sacré mais pour trouver une force d'action dans le politique et des changements de paradigme* ». Bien sûr elles mentionnent chacune les dérives du patriarcat et les paradigmes desquels sortir ; mais après un passé « militant », elles ont pour beaucoup décidé d'arrêter de lutter, même de rejeter le militantisme qui leur inspire trop de connotations négatives. Comme expliqué dans l'analyse des données, elles ont choisi de lutter à travers une forme de vie plus « douce », en transmettant de bonnes valeurs, d'écoute, de partage, de simplicité, d'amour. En effet, faire le choix de vivre une vie plus lente est également un acte de lutte contre l'accélération néolibérale/capitaliste.

Malheureusement, d'Eaubonne l'exprimait déjà en 1974 : « *nous savons surtout que notre urgence est de refaire la planète sur un mode absolument neuf ; ce n'est pas une ambition, c'est une nécessité ; elle est en danger de mort, et nous avec elle* » (cité dans Lejeune, 2021, p. 27). Cette notion d'urgence est selon moi très peu abordée dans les témoignages et très peu exploitée dans leur manière de lutter et l'on peut émettre des réserves sur l'impact que ce type de militantisme a sur le système et la volonté de changer celui-ci. Bien que ces valeurs soient importantes et que leur philosophie soit belle, leur lutte ressemble peut-être plus à de la résilience et/ou du survivalisme. En effet, si la société telle que l'on la connaît aujourd'hui venait à s'effondrer, ce type de mode de vie serait à promouvoir. Cette notion d'effondrissement a été abordée dans le cours analyse socio-politique du développement (LDVLP2315, 2021), notamment à travers le documentaire *Effondrement ? Sauve qui peut le monde* réalisé par Julien Blanc-Gras et Alfred de Montesquiou. Différentes formes d'effondrissement existent, que ce soit le survivalisme individualiste répandu aux États-Unis (majoritairement masculin d'ailleurs), ou le survivalisme sur bases autonomes durables qui ont une dimension plus collective et d'approchent davantage de la

collapso-sophie. En effet, cette lutte propose différentes manières d'appréhender le futur et permet d'explorer de nouvelles utopies, espérons, égalitaires.

Pour d'Eaubonne, le marxisme et le socialisme conservent la position inférieure de la femme et le féminisme progressiste ne propose pas de solution suffisante, il faut un démantèlement complet du système (Lejeune, 2021).

« La radicalité de l'écoféminisme s'explique en partie par son positionnement très clair à l'encontre des idéologies traditionnelles, qui originellement s'inscrivent dans le système capitaliste – en particulier le marxisme, le socialisme ou encore le féminisme progressiste et libéral. Pour d'Eaubonne, ces idéologies ont recours à des registres et des outils politiques ancrés dans des systèmes politiques et économiques constitués sur les bases du patriarcat ».

Lejeune, 2021, p. 58

En effet, comme discuté avec Lidia Rodriguez Prieto, cette lutte spirituelle ne cherche pas à renverser le système mis en place mais à trouver des moyens de s'adapter et de survivre au sein de celui-ci. C'est choisir une option à laquelle on a accès, lorsque l'on a assez de chance que pour se le permettre. Selon d'Eaubonne :

« Le jour où leurs options mâles de macho-gauchistes (y compris, répétons-le, chez les filles) seront anéanties par la conscience d'une urgence, d'une nécessité brûlante : faire sauter le cycle consommation production au lieu de lui aménager une nouvelle forme vouée au même échec et conduisant à la même mort, le féminisme aura vaincu, car le féminin aura triomphé. »

(d'Eaubonne, 1974, cité dans Lejeune, 2021, p. 47)

De même, souligné par Laurence Leduc, la volonté de cet écoféminisme n'est pas de placer les femmes en supérieures aux hommes mais de mettre en avant les valeurs féminines. Ces valeurs que tout le monde partage, peu importe le genre. Selon elle, ce sont ces valeurs féminines qui pourront apporter une solution aux problèmes de changement climatique et de « terre en perdition ».

4.6 Phallocratisme et émancipation

Selon d'Eaubonne, le « phallocratisme » est « *à la base même d'un ordre qui ne peut qu'assassiner la nature au nom du profit, s'il est capitaliste, et au nom du progrès, s'il est socialiste* » (Lejeune, 2021, p.51). Alors que l'intérêt des femmes est selon elle d'abord sur la démographie, puis la nature, donc du monde.

« Alors, avec une société enfin au féminin qui serait le non-pouvoir (et non le pouvoir-aux-femmes), il serait prouvé qu'aucune autre catégorie humaine n'aurait pu accomplir la révolution écologique ; car aucune n'y était aussi directement intéressée à tous les niveaux. Et les deux sources de richesse détournées au profit du mâle redeviendraient expression de vie et non élaboration de mort ; et l'être humain serait traité enfin d'abord en personne, et non avant toute chose en mâle ou en femelle.

Et la planète mise au féminin reverdirait pour tous. »

(d'Eaubonne, 1974, cité dans Lejeune, 2021, pp. 51-52)

Lejeune explique que l'intention de la proposition écoféministe est « *d'anéantir les valeurs du patriarcat en mettant en avant la diversité des sensibilités – comme celle du féminin – incluant aussi la jeunesse, elle aussi soumise à la domination du patriarcat insinuée dans la structure familiale* » (2021, pp.79-80). D'Eaubonne souhaite non pas donner le pouvoir aux femmes et créer un matriarcat mais anéantir toute forme de relations de pouvoir ou de domination.

La volonté des écoféministes est non pas de passer d'un système d'oppression à un autre en inversant la tendance mais bien d'arriver à une organisation horizontale, sans hiérarchie ni domination.

« Cet appel à l'écoféminisme comme nouvel humanisme se présente comme la seule alternative pour imaginer un monde organisé autour du “non-pouvoir”, de la “non-hiérarchie”, “non-domination” et “non-compétition” des rapports sociaux entre sexes, entre tous les humains et la nature. Il n'est donc pas voué à remplacer le système mâle par d'autres formes de domination mais consiste bien à inventer le chemin vers une mutation des rapports sociaux ; il est un appel à imaginer les

modes de coopération basés sur des formes d'autogestion et de démocratie directe dans une logique anticapitaliste. »

Lejeune, 2021, pp. 80-81

Emmeline exprimait également ses peurs à la découverte du mouvement, de trop se rapprocher d'un « simple » développement personnel. Cette crainte a également été exprimée par Lidia. Cependant, Mona Chollet dans son livre *Sorcières : La puissance invaincue des femmes* parle de la sorcellerie comme sous-genre du développement personnel et explique qu'

« une mince ligne de crête sépare ce développement personnel –fortement mêlé de spiritualité- du féminisme et de l'empowerment politique, qui implique la critique des systèmes d'oppression ; mais, sur cette ligne de crête, il se passe des choses tout à fait dignes d'intérêt »

Chollet, 2018, p.30

Ce qu'Emmeline trouve également riche dans l'écoféminisme, c'est de pouvoir s'éloigner de la rationalité et des théories des lumières. Cette critique du culte de la rationalité est également exposée chez Chollet (2018) par l'arrivée de la physique moderne qui, chez Starhawk, confirme les intuitions des sorcières puisque celle-ci *« nous parle plutôt d'un monde où chaque mystère élucidé en fait surgir d'autres et où, selon toute vraisemblance, cette quête n'aura jamais de fin ; d'un monde où les objets ne sont pas séparés, mais enchevêtrés les uns aux autres »* (Chollet, 2018, p.186). Selon Chollet, ces affirmations démentent Descartes qui *« rêvait de voir les hommes se rendre “comme maîtres et possesseurs de la nature” »* (2018, p.187).

Jeanne Burgart Goutal, dans son entretien pour le podcast *Les couilles sur la table* de Victoire Tuaillon, explique également que certaines écoféministes ont critiqué la position de Simone de Beauvoir. Car selon les écoféministes, celle-ci suit un modèle très androcentré et met en avant l'émancipation des femmes à travers la masculinisation : devenir une femme libre c'est devenir un homme libre, développer son indépendance le plus possible, nier son rapport avec l'immanence, le corps, les règles, la maternité, etc. En effet, selon les écoféministes, le but n'est pas de devenir *« plus comme les hommes »*. Un slogan formulé par Ynestra King exprime cette idée : *« Qui veut une part égale d'une tarte cancérogène pourrie ? »* (Kloos, 2019), qui met

en avant le besoin d'un changement plus important que « avoir autant de droit que les hommes ». Jeanne Burgart Goutal explique que ce genre de pratique consiste en un « féminisme de rattrapage » (abordée dans le livre *Ecoféminisme* de Vandana Shiva et Maria Mies), ou la recherche d'égalité dans les positions de pouvoir, l'amélioration de la position des femmes dans le système qui existe, qu'elle appelle le « féminisme libéral », c'est-à-dire permettre à certaines femmes privilégiées d'accéder aux « privilèges des vainqueurs ». Pour elles, c'est une fausse route qui consiste à monter les échelons d'une échelle sans chercher à la déconstruire. Cette manière de voir l'émancipation féminine rejoint, selon Jeanne Burgart Goutal, la vision linéaire et moderne du développement (Tuailon, 2020). Selon Shiva et Mies, ces paradigmes ne sont ni possibles ni souhaitables. Dans leurs théories, elles cherchent à changer le regard sous lequel on regarde les possibilités, non plus depuis une position de privilégiés, de personnes de pouvoir, à savoir sous un regard masculiniste ou occidental. En effet, cette idée met en avant des valeurs masculinistes, d'autonomie, de vie solitaire, qui ont également un impact psychologique non souhaitable. En effet, ces valeurs sont également critiquées au sein des mouvements féministes et écoféministes, expliquant que les hommes souffrent également du patriarcat et des valeurs qu'il véhicule. Dès lors, l'exclusivité et le souhait d'arriver à une émancipation de la femme par le biais de valeurs dites masculines n'est pas souhaitable. De plus, la dualité homme/femme est elle-même remise en cause et appauvrit l'idée d'une identité humaine complète. Ce dualisme est donc présent chez Simone de Beauvoir qui parle de l'émancipation féminine comme « passer du bon côté du dualisme », mais traduit dès lors un rejet de la condition féminine (rejet du corps, des menstruations, de la maternité et des « tâches » assignées à la féminité) aliénée et aliénante, ce qui est critiqué par les écoféministes.

A l'inverse, une autre forme d'émancipation, connue comme féminisme « culturel » ou « différentialiste », prône plutôt la valorisation des valeurs dites féminines au sein de ce dualisme, à savoir l'empathie, le lien, le corps, la sensibilité, l'attention, le care, etc. Dès lors, il s'agirait de garder ce dualisme en inversant le jugement de valeurs.

En opposition avec ces deux idées, une troisième voie existe chez les écoféministes, à savoir la recherche d'émancipation par la destruction de ce schéma dualiste, en considérant les deux positions comme aliénantes. Dès lors, à travers une recherche

d'identités plus souples et un changement total de structure, de manières de vivre, de travailler, de se positionner dans la société (Tuillon, 2020).

Selon moi, les intervenantes de cette recherche entrent plutôt dans la seconde forme d'émancipation, à travers la revalorisation des valeurs féminines : la réappropriation de son corps, de la maternité et des menstruations, la connexion à la nature et aux sensations, le partage, la sensibilité, etc.

Conclusion générale

Au commencement de cette recherche, mon objectif était davantage de découvrir dans quelle mesure la spiritualité avait sa place au sein de l'activisme écoféministe. *Est-ce compatible ?* Après avoir élargi ma définition du spirituel et être sortie des religions traditionnelles, j'ai pu répondre à cette question par l'affirmative, pour pouvoir ensuite tenter de répondre à ma question de recherche : « *De quelle manière s'articulent la spiritualité et l'activisme au sein du mouvement écoféministe ?* ». Cependant, à l'issue de ce travail, je me rends compte que cette question n'est pas tout à fait exacte, et que **la** manière d'articuler l'activisme et la spiritualité n'existe pas. J'ai pu, au cours de cette recherche, explorer la richesse de possibilités, la variété de pratiques et la créativité dont les militantes font preuve. Bien que certaines idées se recoupent, la conceptualisation du mot « spiritualité » n'est pas tout à fait la même pour chacune d'entre elles, chacune l'exprime et la vit différemment, et lui accorde plus ou moins de place dans son quotidien. Les manières sont riches mais l'objectif est le même : lutter de l'intérieur, trouver la force dans la nature et dans sa nature pour lutter, de manière plus douce ou non, contre un système coercitif. Ma question aurait dès lors dû être : « *De quelles manières s'articulent la spiritualité et l'activisme au sein du mouvement écoféministe ?* ».

Avant d'exposer les différentes observations issues de cette recherche, j'ai défini la méthodologie choisie, à savoir inductive et qualitative, ainsi que posé un cadre théorique afin de situer la recherche dans la littérature existante. Les données issues des entretiens semi-dirigés que j'ai menés auprès de militantes belges viennent enrichir ces théories et leur analyse m'a permis de formuler quelques hypothèses de réponses.

Tout d'abord, il a été rapidement observé que chacune avait un passé ancré dans un environnement religieux (monothéiste), qu'elles ont rejeté à un moment de leur vie. Cependant, ce rejet de tous les aspects dogmatiques des religions monothéistes s'est accompagné d'une spiritualité « autre », d'une connexion à un monde méta et à une force « plus grande ». Cette spiritualité est pratiquée majoritairement de deux manières : tout d'abord à travers une pratique professionnelle qu'elles ont découverte et/ou créée, souvent après une reconversion professionnelle ; et ensuite par une mise en place de rites et rituels, certains partagés et d'autres non.

Ces observations m'ont permis de tirer quelques conclusions et de découvrir d'autres pistes de potentielles recherches :

Premièrement, toutes les personnes interrogées viennent d'un milieu relativement identique (études supérieures, contexte religieux, emploi fixe), ce qui pose question sur l'accessibilité et l'inclusivité de la pratique spirituelle au sein du mouvement, voire sur celles du mouvement lui-même. Cette observation marque l'une des limites que j'ai rencontrées lors de ma recherche, mais ouvre également à de nouvelles possibilités de recherche, dans des milieux plus variés, avec des personnes n'ayant jamais été confrontées à la religion, etc.

Deuxièmement, la crainte, et même le refus, d'être catégorisées qu'ont manifesté la majorité des intervenantes peut traduire soit la peur d'être associée aux critiques faites au mouvement (à savoir l'essentialisme et la place floue de la spiritualité), ou encore la peur d'être associées à de mauvaises connotations des mots « militantisme » et même « spiritualités », ou même simplement le refus d'entrer dans une « case » fixe, mais peut aussi représenter la richesse dont fait preuve le mouvement écoféministe, à savoir sa variété et sa fluidité.

Troisièmement, comme observé dans les entretiens, toutes ont rejeté la religion sans pour autant rejeter la spiritualité, que ce soit via la nature, ou à travers une vision néopaienne, un retour de la déesse ou une critique des interprétations des textes religieux, et une recherche d'en créer de nouvelles, moins culpabilisatrices et davantage dans la beauté et la célébration que dans l'accusation et la peur. Cette observation marque la seconde limite que j'ai rencontrée : toutes ont rejeté la religion. Initialement, le but de cette recherche était de montrer qu'il n'était pas obligatoire de rejeter la religion pour être écoféministe, que les théories de Starhawk étaient valides mais que d'autres moyens de vivre sa spiritualité existent. De fait, ils existent, mais j'aurais aimé rencontrer des profils encore plus variés qui associaient les religions monothéistes à leur activisme.

Quatrièmement, la figure de la sorcière, persécutée pendant des siècles, est à l'heure actuelle réappropriée et portée fièrement par nombre d'activistes qui accusent la misogynie présente dans les procès du sexocide, qui a permis la domination des femmes et des ressources, au service de l'émergence du capitalisme. Cette réappropriation marque aussi le besoin d'un changement complet d'un système abusif

et la transformation – la suppression – des relations de pouvoir et de domination, que ce soit sur les femmes et les minorités, ou sur les ressources naturelles.

Cinquièmement, la pratique spirituelle au sein du mouvement écoféministe pourrait sembler dérisoire face à l'urgence et l'importance des luttes climatiques et égalitaires. Pour certaines, la lutte spirituelle ne cherche pas à renverser le système mis en place mais à trouver des moyens de s'adapter et de survivre au sein de celui-ci. Or, dans la situation dans laquelle le monde se trouve à l'heure actuelle, il semble capital de prendre des mesures drastiques et à plus grande échelle.

Enfin, sixièmement, l'écoféminisme permet une mise à l'épreuve des valeurs et idées masculinistes et un changement de regard sur les possibilités : que ce soit à travers une inversion du jugement de valeurs du dualisme masculin/féminin, ou une suppression totale de ce dualisme, ou en s'émancipant du système phallocratique, ou de tout système de domination, afin d'essayer d'établir une organisation horizontale, sans hiérarchie ni domination.

Pour conclure, cette lutte ici spirituelle rappelle la fable du Colibri de Pierre Rabi souvent utilisée dans le militantisme. Cependant, il ne faut pas oublier que malheureusement, à la fin de la fable, le colibri meurt d'épuisement sans avoir éteint le feu qui consumait la forêt. Cette lutte, bien que revendicatrice et engagée, à elle seule, ne permettrait peut-être pas d'éteindre le feu qui consume la Terre et la société actuelle, épuise les ressources naturelles et exploite les êtres humains. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas une seule et unique bonne manière de lutter et que la complémentarité des luttes apporte de la force à toute revendication. Que ce soit à travers un engagement personnel ou une lutte collective, à chacun de trouver la forme la plus épanouissante et propice à son engagement.

Bibliographie

ARCworld. (s.d). Consulté en ligne le 19 juillet 2022, à l'adresse :

http://www.arcworld.org/about_ARC.html

Bienaimé C. (2018). Ainsi soient-elles, féminismes et religions. *Un podcast à soi* [podcast audio]. Arte Radio.

https://www.artradio.com/son/61660259/ainsi_soient_elles_feminismes_et_religions_10

Burgart Goutal, J. (2018). L'écoféminisme et la France : une inquiétante étrangeté ?. *Cités*, 73, 67-80. <https://doi.org/10.3917/cite.073.0067>

Burgart Goutal, J & Chapon, A. (2021). *ReSisters*. Tana Editions. 208p

Charlier S. & Drion C. (2022) Polyphonie écoféministe : Entre terres et mères – Le Monde selon les Femmes. 144p.

Chollet, M. (2018). *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*. La Découverte. 240p.

Coudray, C. (2019, 6 novembre). *L'Habitus, Pierre Bourdieu (Fiche concept)*.

Partageons l'Eco. Consulté le 23 juillet 2022, à l'adresse

<https://partageonsleco.com/2019/11/06/lhabitus-pierre-bourdieu-fiche-concept/>

d'Eaubonne, F. (1974). *Le féminisme ou la mort*. Réédition de 2020 par Le Passager clandestin. 336p.

d'Eaubonne, F. *Naissance de l'écoféminisme*, éd. présentée et commentée par

Caroline Lejeune (2021). Presses Universitaires de France. 90p.

De Bouver, E. ; de Monge, C. La transition, c'est pour/par les riches?. In: *Focus*, , no.2 (2019)

de Montesquiou, A, Blanc-Gras, J. (2020) Effondrement? Sauve qui peut le monde [documentaire]. *Le monde en face*. France TV.

Eco-Feminist Leanings in Wiccan Theology for Dummies | Gender and Technology

Spring 2009. (s. d.). Consulté en ligne le 30 juin 2022, à l'adresse :

<https://gandt.blogs.brynmawr.edu/web-papers/webpapers-2/eco-feminist-leanings-in-wiccan-theology-for-dummies/commentpage-1/#comments>

écopsychologie. (2022) L'écoféminisme. écopsychologie. Consulté en ligne le 12 juin, à l'adresse : <https://eco-psychologie.com/genese-ecopsychologie/lecofeminisme/>

Eddouada, S., (2021). Gender and Religion in North Africa, Syllabus, Université Internationale de Rabat.

Federici, S. (2004). Caliban and the witch. Autonomedia.

Gandon A.L. (2009). L'écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société. *Recherches féministes*, 22(1), 5-25. Consulté le 10 février 2021, à l'adresse : <https://id.erudit.org/iderudit/037793ar>

Gemperli, P. (2019). Ecologie et spiritualité : un impératif coranique? Consulté en ligne le 19 juillet 2022, à l'adresse : <https://blogs.letemps.ch/pascal-gemperli/2019/10/07/ecologie-et-spiritualite-un-imperatif-coranique/>

Gresseli Meier, M. (2022) Marianne Gresseli Meier. Esprit de femme. Consulté en ligne le 12 mai 2022 à l'adresse : <https://espritdefemme.ch/a-propos/marianne-grasselli-meier/>

Griffin, S. (1979). *Woman and Nature*. HarperCollins; Browning Pages édition.

Grosjean, P. (2021). *Patriarcapitalisme*. Seuil. 224p.

- Hache, E. & Noteris, E. (2016). Reclaim : Anthologie de textes écoféministes (Cambourakis Sciences humaines) (French Edition). CAMBOURAKIS. 416p.
- Haddad, R. (2016). Manuel d'écriture inclusive. Mots-Clés. 20p.
- Harbold H., T. (1994). "The Earth is a Witch: Ecofeminism, Deep Ecology, and the Pagan Movement". The Green Fuse. Consulté le 30 juin 2022, à l'adresse : http://www.thegreenfuse.org/earth_is_a_witch/earth_is%20_a_witch.htm
- Herlemont, R. (2018). Ecoféminisme, le croisement des luttes féministes et environnementales. Femmes plurielles. Consulté le 22 avril 2021, à l'adresse <https://www.femmes-plurielles.be/ecofeminisme-le-croisement-des-luttes-feministes-et-environnementales/>
- Herlemont, R. (2017). Ecoféminisme et Ecosocialisme : Les femmes au cœur du changement ? Femmes Prévoyantes Socialistes.
- Islamic Foundation for Ecology and Environmental Sciences (IFEES). IFEES 2021. Consulté le 19 juillet 2022, à l'adresse : <https://www.ifees.org.uk/about/about-ifees>
- King, Y. (1983). Toward an ecological feminism and a feminist ecology, in J. Rothschild (dir.), *Machina Ex Dea: Feminist Perspectives on Technology*, Pergamon Press.
- Kloos, N. (2019). Lutter dans un monde abîmé. Critique, 860-861, 87-100. <https://doi.org/10.3917/criti.860.0087>
- Liénard, C. (2011). Féminisme et écologie : un tandem ? Chronique Féministe n°107.
- Luyckx, C. (2020). L'écologie intégrale : relier les approches, intégrer les enjeux, tisser une vision. La Pensée écologique. Consulté en ligne le 23 juillet, à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/lpe.006.0077>

- Macy, J., Young Brown, M. (2021) Ecopsychologie pratique et rituels pour la terre: Revenir à la vie. Souffle D'or Eds. 309p.
- Mazzocchetti J. & Luyckx, C. (2021) Féminismes décoloniaux et écoféminismes - LDVLP2310 [Syllabus]. Université Catholique de Louvain.
- Mies, M. & Shiva V. (1999). Ecoféminisme. L'Harmattan. 368p.
- Ozdemir, I. (2020, August 12). What does Islam say about climate change and climate action? Environment | Al Jazeera. Consulté le 19 juillet 2022, à l'adresse : <https://www.aljazeera.com/opinions/2020/8/12/what-does-islam-say-about-climate-change-and-climate-action>
- Piccoli, E. (2020). Analyse du développement – LSPED1212 [Syllabus]. Université Catholique de Louvain.
- Piccoli, E. (2021). Analyse socio-politique du développement - LDVLP2315 [Syllabus]. Université Catholique de Louvain.
- Pruvost, G. (2019). Penser l'écoféminisme : Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire. Travail, genre et sociétés, 2(2), 29-47. Consulté le 10 février 2021, à l'adresse : <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0029>
- Rodrigues, G. (2021, 3 février). L'écoféminisme en Amérique Latine. ECIA PANTHEON-SORBONNE. Consulté le 10 février 2021, à l'adresse <https://eciasorbonne.wixsite.com/monsite/post/l-%C3%A9cof%C3%A9minisme-en-am%C3%A9rique-latine>
- RTS Découverte. (2017). Histoire de la chasse aux sorcières. RTS. Consulté le 3 août, à l'adresse : <https://www.rts.ch/decouverte/monde-et-societe/histoire/sorcellerie/9092017-histoire-de-la-chasse-aux-sorcieres.html#:~:text=En%20Europe%2C%20la%20chasse%20aux,des%20condamn%C3%A9es%20sont%20des%20femmes.>

Starhawk (2015) *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique* (1982). Cambourakis.

384p.

Tuaillon, V. (2020). Le patriarcat contre la planète. *Les couilles sur la table* [podcast audio]. Binge Audio. <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/le-patriarcat-contre-la-planete>

Vielle, P. (2019). Recasting social protection systems to support climate transition from an ecofeminist perspective. *Social Protection and Ecofeminism*, ESPANET.

Women and Life on Earth (wloe). "Women and Life on Earth" 1979-1982. Consulté le 3 juin 2022 à l'adresse : <http://www.wloe.org/Women-and-Life-on-Earth-1.79.0.html>

Woolf, V. (2001). *Une chambre à soi* (1929). Editions 10/18. 176p.

Annexe

Questionnaire des entretiens

Présentation du travail		Bonjour, je m'appelle Floriane Degimbe, je suis étudiante en 2^{ème} année de master en sciences des populations et du développement à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. Dans le cadre de mon travail de mémoire, je réalise des entretiens semi-directifs pour en apprendre davantage sur l'activisme et la spiritualité au sein du mouvement écoféministe. Cette interview durera entre 45 minutes et une heure. Sentez-vous libre de répondre aux questions. Si vous ne voulez pas répondre à l'une d'entre elles ou que vous ne comprenez pas l'une d'entre-elles, n'hésitez pas à me le signaler. Enfin, accepteriez-vous que j'enregistre cet entretien ? Je peux d'avance vous assurer qu'il ne sera pas utilisé à des fins autres que cette étude et que l'anonymat sera gardé par l'utilisation de pseudonyme (sauf volonté contraire).
Présentation de l'interviewé		Pouvez-vous vous présenter brièvement ? (Nom complet, âge, parcours scolaire, études) [Demander plus de précisions en fonctions des réponses]

	<u>Spiritualité</u>	• Comment votre activisme marque-t-il votre rythme de vie ? • Faites-vous partie d'un collectif ou luttez-vous « seule » ? ○ Quelle cause collective défendez-vous ? ○ Quel(s) message(s) voulez-vous transmettre à travers votre(s) lutte(s) ? • De quelle manière est-ce que cet engagement/lutte vous enrichit personnellement ? / Que représente cette lutte pour vous ? • Avez-vous remarqué des changements dans le militantisme (écoféministe) au cours des dernières années ? • De quelle manière est perçu le mouvement ? / De quelle manière les revendications sont-elles reçues ? • Pensez-vous que la spiritualité a une place dans le mouvement/la lutte écoféministe ? ○ Pourquoi ? ○ Si oui, laquelle ? ○ Compatible avec la (toutes les) religion(s) (monothéistes) ? • Comment le vivez-vous personnellement ? • Comment alliez-vous votre vie professionnelle avec votre écoféminisme ? • Pratiquez-vous des rituels ? ○ Avec qui ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? ○ Que vous apportent-ils ? • Adhérez-vous à une quelconque foi ? ○ Si oui : Comment alliez-vous foi et activisme au quotidien ? ○ Quelle place laissez-vous à la spiritualité dans votre vie militante ?
--	----------------------------	---

		○ Que vous apporte cette spiritualité ? Est-elle une plus-value dans votre activisme? • Quel impact ont vos pratiques spirituelles sur votre rythme de vie ? • Que pensez-vous de la pensée de Starhawk/des sorcières ? • Ajouter des questions si c'est une doula que j'interroge • Demander leur rapport à la nature/vivant/environnement (dans la lutte, dans leur quotidien, dans leurs rituels)? • Cette enquête touche à sa fin, voulez-vous ajouter quelque chose d'autre ?
--	--	---

Conclusion		Merci d'avoir participé à cette recherche et de m'avoir accordé de votre temps. je vous souhaite une bonne continuation. Souhaitez-vous recevoir un retour de ce travail ?
--------------------------	--	--

Résumé :

Ce mémoire examine la place de la spiritualité au sein du mouvement écoféministe, et la manière dont les activistes belges intègrent celle-ci dans leurs luttes. L'écoféminisme met en relation la domination des hommes sur les femmes et les minorités avec la surexploitation des ressources naturelles par les humains. Le mouvement est pluriel et est composé de différentes branches, dont une spirituelle, revendiquant notamment l'émancipation des religions monothéistes patriarcales, au profit d'une reconnexion à la nature et aux éléments qui composent le vivant. Dès lors, cette recherche qualitative et inductive propose des hypothèses de réponses à partir de données présentes dans la littérature existante et d'entretiens semi-dirigés avec des militantes belges afin de comprendre la manière dont la spiritualité et l'activisme s'articulent au sein de leurs pratiques, et dès lors dans le mouvement.

Mots clés :

Ecoféminisme – Spiritualité – Activisme – Sociétés alternatives – Respect du vivant